

Enzo

Vol. IV

(IN FIERI, GRADUS SEXTUS)

Que ce petit être biologique (...) survive enfant humain (ayant échappé à toutes les morts de l'enfance, dont combien sont des morts humaines, morts sanctionnant l'échec du devenir-humain), telle est l'épreuve que tous les hommes adultes ont surmontée (...) beaucoup de ces anciens combattants en restent marqués pour la vie. (Louis Althusser)

Sudor, malaria y serpientes

La vida del leñador

Y que nadie le pregunte

Si sabe dónde está Dios

Por su casa no ha pasado

Tan importante señor

(Atahualpa Yupanqui, Preguntitas sobre Dios)

Sommario

I.....	1
II.....	2
III.....	4
IV.....	5
V.....	5
VI.....	6
VIII.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
IX.....	10
X.....	20
XI.....	22
XII.....	27
XXVII.....	31
XXVIII.....	Errore. Il segnalibro non è definito.

XXIX	32
XXX.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
XXXI	Errore. Il segnalibro non è definito.
Restes, voir quoi/Comment en faire	34
VIIIb.....	Errore. Il segnalibro non è definito.
Enz tse tung.....	35
Serment.....	35
Prison.....	35
Putes	35
Départ.....	35
Instituteur	35
IN FIERI	37
VII	37
XX	37
XXV	38

I

Immobile derrière les copains lançant des cailloux au torrent noir de colère, il ne fait nul cas de leurs cris vains prétendant assommer le rugissement des eaux. Machinale la main boute la poche et l'index caresse la cuisse inquiète.

Lugubre, l'eau zigzague, bondit, tournoie, beugle indifférente aux hommes attroupés sur la digue, roulant et fumant, bavards. De leur repaire, dénichées par la force de l'eau, roches et billes débaroulent dans la plaine et emportent le ponceau, misérable ouvrage d'hommes qui, courbés, s'empressent vers leurs maisons pour décrire le spectacle offert par la colère des cieux.

Accroché à la jupe de grand-maman, les sabots battent résolus les planches branlantes pour que le bruit de l'eau s'estompe. Traversé le pont et dépassée l'étable prisonnière des maisons, les clarines purifiaient l'air du mugissement du torrent et, sans lâcher la jupe, soulagé, il avance vers la maisonnette de sa bisaïeule. Dans la chambre minuscule, d'une grise couverture de chanvre seuls un crâne pointu et une voix chuchotant « donne-lui des bonbons » sortent.

Un clair jour de novembre il n'a point de bonbons. La main nichée dans celle de maman il contemple les hommes maugréant contre la porte s'opposant à la bière qui protège un corps vêtu de si peu de chair bien avant que l'âme chétive s'envole. Ce fut sa première mort.

Entrouvrir la porte et voir sa tante passer un seau d'eau fumante à une grosse inconnue.

« Retourne au lit ». S'isoler sous les couvertures qui ne le protègent ni des bruits des pas précipités, ni des chuchotements, ni des cris. S'endormir. Des pas — pas ceux rassurants de maman — le réveillent. L'ombre de son oncle le dépose dans la chambre où, à côté de maman aux cheveux mal peigné, vagit le cadeau qui n'a pas attendu la nuit de Noël. Ce fut sa première naissance.

Pleurer, s'arrêter, se serrer contre la jambe de maman, reprendre les pleurs. « Va jouer dans le salon ! Ta maman reviendra cet après-midi. Ne pleure pas. Tu fais de la peine à maman. Tu sais, elle doit se reposer parce qu'elle va acheter un petit frère ou une petite sœur. Préfères-tu un frère ou une sœur ? » Mots méchants tombant lourds de la bouche méchante de la méchante femme noire qui lui pose ses serres sur les épaules. Résolue sa mère le détache : « Va avec les autres enfants. Tu es grand maintenant. Tu dois apprendre à rester seul. » Chaque mot de sa mère est une trahison, chaque mot de la vieille sœur une menace. Se faire traîner par l'horrible femme noire dans la grande salle où les enfants, petits robots mal ajustés, courent, crient, rient. Se précipiter à la fenêtre pour regarder maman s'éloigner. Prisonnier de la maison d'ogresses,

doubler ses cris et marteler la vitre. Bien des années plus tard, s'entendre dire que la petite école fut un calvaire pour sa mère : qu'il ne mangeait pas, qu'il ne dormait pas l'après-midi, qu'il était le seul garçon qui pleurait et être inapte à répondre qu'il était le seul enfant auquel la mère suffisait, le seul qui n'avait nul besoin d'amis.

Bouger, bouger et encore bouger pour que l'ennuie, ignoble remplaçante de la peur, se dissolve. Chercher un objet où ancrer son inquiétude. Le trouver, tout près : un bas de Riccardo, paisiblement endormi, la tête appuyée aux avant-bras : un bas laissant échapper un fil alliciant. Détacher les jarretelles et tirer, tirer, et encore tirer le fil pour que la cuisse nue apparaisse — les yeux dans les yeux riants de Riccardo. La secousse, le cri et la menace de la sœur surveillante « Je vais le dire à ta mère ». Retour de la peur.

Bien posté au milieu de la rue, attendre que mère surgisse devant la fontaine. Son séjour à San Pellegrino, avait été long, long, long. La voilà. S'élancer et se clouer au ventre. La valise est bien trop lourde, il ne peut l'aider.

II

Le sentier qui mène à l'étable s'insinue entre la *baïta* du Battista — avec la lumière jaunâtre du foyer réchauffant l'ouverture qui ne connaît pas de porte — et celle du Savin dont il n'avait jamais vu la porte ouverte. Les ombres réveillées pas la lanterne n'étaient pas dues qu'aux aspérités du sentier. Avant de monter au fenil grand-maman œilladait à travers la lucarne de l'étable et annonçait, à tous les coups, « Bruna est tranquille ». Grand-mère par contre ne l'était pas. Il fallait monter au fenil par un escalier en mauvais état et, surtout, à portée de vue du Savin. Le cadenas qui n'avait jamais connu de graisse demandait deux mains pour lancer des crissements annonçant *urbi et orbi* la fin des périls.

« Depuis que le monde est monde », on n'avait jamais vu de neige lorsque les vaches passaient une semaine à mi-hauteur avant que l'alpagiste annonce la date du départ. Ce deux de juin avait décidé d'être spécial et de déposer une trentaine de cm de neige : sa façon de rendre incommodes les sorties en sabots. Mais, ce jour de juin ignorait que, pour faciliter les allées et venues de la vieille et du petit, Battista eût déneigé.

Il la voit sortir, sa tante plantureuse mais au pas sec, sa tante à la voix comme heurt de fourchettes, sa tante à la crinière fière comme une jeune femme fière, sa tante qui les laissait jouer même après le souper —chez elle on soupait très tard, à six heures et demie. Il la voit sortir et voit qu'elle les a vues. La certitude que la victoire ne lui échappera pas fait pétiller ses yeux noirs et ronds et charge sa voix d'une satisfaction perverse : « Les petits monstres ! Elles

sont encore sorties ! ». Les yeux humides, il l'entend informer ses cousins de sa décision sans appel : « Je vais les ébouillanter ». La voilà remplir l'énorme casserole, la même où elle cuit le minestrone plein de poireaux visqueux, l'accrocher à la chaîne de la cheminée en s'aidant d'un cri sauvage. Ça bout vite, bougez ! Elles ne semblent pas comprendre. Elles ne sont ni plus ni moins agitées que d'habitude. La pointe de son bâton trace une énorme route qui devrait les emmener au tas de fumier. Allez-y, stupides ! Si vous allez au fumier elle ne pourra pas lancer son eau. Elles ne comprennent pas.

— Viens ici !

Il ne bouge pas. S'il reste là, elle ne pourra pas les ébouillanter.

— Viens ici ! ou je le dis à ta mère et elle ne sera pas contente.

Il se raidit. S'il se raidit, elle ne pourra pas le soulever. Elle dépose la casserole, le prend par un bras et le soulève comme s'il était une feuille sèche.

Un seul jet, long et précis. Elles naufragent sans cris. Lui non plus ne crie pas. Il serre les poings et jure que, quand il sera grand, il les défendra. Contre tous, il les protégera. Il les emmènera là où il n'y a pas d'eau. Ils vivront loin de tous les méchants, lui et ses fourmis

Assis sur le seuil du fenil, protégé par un doux voile de mélancolie, promener un bâton ennuyé que la rage enfonce dès que la terre cède et attendre que l'appel de la méridienne sorte Giacinta du troupeau bruyant s'amusant ignare dans la cour. La tante appuie l'échelle contre le tas de foin : « Montez dormir au moins une demi-heure. Faites attention au dernier échelon. Votre grand-père n'a pas encore eu le temps de le réparer. ». S'endormir la tête sur la cuisse, la main sur le ventre de l'innocente cousine.

Le poing bien serré dans la paume noueuse du père, éblouis par les marches qui marchent, leurs pieds, à toutes autres marches habitués, se posent sur le métal rainuré qui les portent au rayon « chirurgie » où elle les attend orgueilleuse de sa pierre hirsute que le chirurgien a arrachée aux reins.

Lors de la troisième fenaison le tas étant trop haut, seuls les enfants pouvaient piétiner le foin sans trop se heurter aux poutres. Giacinta et lui aimaient sauter et se rouler dans le foin. Il aimait surtout contempler ce qu'il ne fallait pas voir.

Il reste collé à la porte que maman vient de fermer à clef. Il fait noir, très noir dans le débarras et elle lui a intimé de ne pas allumer. Il a peur. Il a peur que quelqu'un se cache dans l'armoire. Il ne bouge pas. Il ne doit pas faire de bruit. Pourquoi l'enferme-t-elle ? Il ne le sait pas. Il ne le saura jamais. Après un temps infini elle ouvre.

— Tu ne le feras plus ?

— Non.

Ne plus faire quoi ? Il ne le sait pas. Près d'elle tout s'oublie.

III

Un village quelconque des Alpes italiennes. Années 1950. Première saignée. Les usines des villes attirent une main-d'œuvre que l'œuvre de l'Église et la dureté de la vie ont rendue malléable et adaptable aux conditions de travail que les ouvriers citadins n'acceptent plus de bon gré. Années 1960. Deuxième saignée. Les dégrèvements fiscaux attirent les usines dans des vallées où les jeunes paysans rêvent de télé, d'auto, de blondes faciles et d'argent. Années 1970. Troisième saignée. Le boom du tourisme fait exploser les dernières poches de résistance. On passe sans solution de continuité de l'étable au tire-fesses, des andains aux éviers des hôtels. Années 1980. Les petits-fils des premiers transfuges, habillés comme des martiens, glissent moroses sur les balafres qui déforment les forêts des seigneurs de leurs ancêtres.

Sa grand-mère n'avait pas de montre et son grand-père n'était pas souvent là — au moins jusqu'à ce qu'il ne soit immobilisé par l'âge et rendu sourd par les reproches de sa femme. En ce temps-là, le matin et le soir, personne n'avait besoin de montre. La période de l'année, la qualité de la lumière et le rythme d'exécution des tâches étaient suffisants pour donner l'heure avec une très grande précision¹. Savoir qu'il était midi ce n'était pas trop difficile non plus, surtout quand le ventre donnait une aide involontaire et pas toujours souhaitée. Ce qui était plus difficile, c'était de savoir s'il était, par exemple, trois heures et quart ou trois heures et demie. Eh bien, dans l'alpage où sa grand-mère passait une bonne partie de l'été, il y avait une horloge énorme accroché au sommet de la montagne. L'heure était donnée par la position de l'ombre du *Rocher du midi*. Les jeux des ombres sur un éperon de roche une centaine de pas en dessus de la ligne des châtaigniers donne l'heure avec une précision insoupçonnable pour les habitués des téléphones intelligents. Et quand il pleuvait ? On n'avait pas besoin de l'heure précise car il n'y avait aucun besoin de retourner le foin au bon moment pour qu'il ne sèche pas trop. Un jour, on dynamita le *Rocher du midi* pour faire une route. Pas de tragédie. Lentement, sa grand-mère trouva de nouveaux repères. Un jour tout le monde commença à porter des montres, mais sa grand-mère

¹ Il y a ceux qui déblatèrent sur l'imprécision de la mesure du temps des paysans : que la différence d'une heure ne change rien, qu'ils disent. Ignorants, ils ignorent que pour certaines tâches, la vie du paysan était réglée avec une énorme précision et des écarts de quelques minutes étaient souvent permis seulement aux pauvres d'esprit.

continuait imperturbable à suivre ses ombres.

IV

En trois jours la procession faisait le tour du village. On demandait, je ne sais pas si à Dieu, à Marie ou aux Saints, des riches récoltes. Ce n'était pas joyeux comme au début du printemps quand, sonnailles à la taille, on courait dans les prés pour « appeler mars », mais il y avait le mystère des mots et des chants incompréhensibles.

Comme les protestants du XVI^e siècle, on peut voir dans la procession des rogations une des formes de l'idolâtrie catholique ou bien on peut les étudier scientifiquement comme un historien du XX^e siècle et y trouver un moyen de rassurer le menu peuple ou, encore, on peut y lire les restes des mythes qui précédaient la chrétienté... personnellement je n'y vois que mes racines dans le moyen-âge. On pourrait m'objecter qu'il n'y a pas de racine dans le temps. Il est vrai. J'ai employé une métaphore facile. Mes racines sont dans le terreau de la paysannerie. Et la paysannerie, c'est le moyen-âge et la religion.

Je ne suis pas sûr, mais je crois que c'est le pape paysan Jean XXIII qui a fait disparaître les rogations. Pourquoi lui ? Sans doute parce que ce pape paysan croyait que l'église catholique devait se libérer des mythes paysans pour défendre ceux des travailleurs et devenir, enfin ! protestante

V

Gémir sous le poids de la hotte remplie de fumier ou de la hotte à claire-voie² débordante d'herbe mouillée ou des billes de hêtre que les jurons d'oncle César rendent encore plus pesantes. Gémir pour les bretelles en bouleau qui labourent les épaules ou pour les nœud des troncs qui écorchent le cou. Gémir et continuer.

Levée à quatre heures — parfois, même avant sa mère ! — courir jusqu'au saule où grand-père avait occulté la faux. Faucher avec entraine, porter la faux à l'étable pour que grand-père la martèle, monter saluer grand-mère qui l'accueille avec l'éternel « plus tu étudies et plus tu

² « Hotte à claire-voie » sonne faux. Je suis certaine qu'il n'y a pas un seul paysan français qui emploie cette expression, mais je n'ai pas réussi à trouver le bon terme. Dans mon dialecte, par exemple, une hotte à claire-voie a un nom complètement différent de « hotte », ce qui est tout à fait normal. Les deux outils servent à des fins différentes et puisque les paysans, contrairement à ce que disent les philosophes au regard tourné en arrière qui n'ont jamais vu un travailleur des champs, sont dans l'efficacité (au moins langagière), ils n'auraient jamais pu employer une expression si longue pour un outil de tous les jours.

deviens bête ». Se précipiter chez soi, ramasser les livres et galoper vers la gare pour le train de 7 heures.

Signaler, en fermant la porte de l'étable avec le taquet, qu'il se libère dans le caniveau. Signaler, à qui ? Grand-père faisant sa sieste, personne n'eût ouvert l'étable. Mais, on ne sait jamais. Ce n'est pas du caca qu'il doit se libérer, ni de la semence qui n'a pas encore trouvé sa voie, mais de l'incube qui respire bruyamment. Il baisse la main tremblante et frotte la vulve de Bruna qui rumine peinarde. Sans détourner le museau, Bruna s'agenouille et puis, d'un coup, elle se dresse sans respecter le silence, seule protection contre le tumulte de l'âme en rut. Gluant, le plaisir s'écoule de l'enfant à l'animal dont le corps vibre et roucoule toujours plus impudique, réveillant grand-père qui dort dans le fenil. « Sacré dieu, Bruuuna veux, tu rester tranquille ! ».

C'est le frère de sa mère qui parle : *Ta mère fauchait comme un homme et portait des sacs de farine comme les hommes... Ta mère travaillait comme un homme... mais ça lui arrivait aussi de bavarder comme une concierge... Un matin, elle allait à Premiana, elle devait avoir seize ou dix-sept ans, elle rejoignit la Dalida à saint Grégoire. Les deux avaient une hotte assez lourde mais, tu sais, parfois les femmes... elles ont commencé à parler et, sais-tu combien de temps que ça leur a pris pour aller de saint Grégoire à Premiana ? non ? Tu n'imagines pas. Tu sais, normalement, ta mère faisait le trajet, même avec une hotte bien chargée en 45 minutes, et ben ! cette fois-là, ça lui a pris huit heures... huit heures... quand elle faisait une chose elle ne la faisait jamais à moitié. Si moi et ta mère... si nous n'étions pas frère et sœur... nous aurions changé le monde.*

VI

Le regard de la maîtresse balaie la classe. Dès que la dernière tête se lève : « Vous avez une heure, pas plus. » La dernière tête, souriante et orgueilleuse, est la sienne. Il se dirige vers la maîtresse qui le fixe abasourdie. « J'ai tout fini », dit-il avec des yeux avides de compliments. En silence, elle vérifie les opérations et ce n'est pas le 10 dont il était sûr qu'elle écrirait, mais un énorme 2 suivi d'une note pour sa mère : « Votre fils a eu un comportement méprisant et prétentieux. Il a besoin d'une leçon d'humilité. » Cet énorme 2 à l'apparence injuste fera surface toutes les fois qu'un sentiment de supériorité l'effleure.

Les doigts tremblotants cherchent entre les mots, dans le regard et dans les mains du maître le

signal de départ. La craie s'appuie et laisse une trace insécure. Mais, c'est la bonne trace ! Il se retourne et sourit à son cousin qui le regarde fier. « Honte, vous devriez avoir honte ! Un enfant de deuxième année ! Un enfant de deuxième année a trouvé la réponse que vous n'avez pas été capables de trouver. Vous ne méritez pas d'être en cinquième ! » Sa propre honte lui fait baisser la tête : ce n'est pas sa solution, mais celle que le maître lui a soufflé avec le mouvement des yeux. Confusément, il sent qu'il s'est rangé du côté du plus fort.

Une corde à linge, la sœur liée au vélo et pédaler en rond dans la cour. Rire contents. Elle tombe. Elle pleure. Regarder père la consoler et baisser la tête en l'attente du châtiment. Serré dans l'étau de mains qui jamais ne l'ont frappé décrire un arc et toucher terre à côté de la porte. Voir le vélo flanqué contre le mur et entendre un ordre peiné : « Vas dans ta chambre. » Traverser la salle où, insouciantes des clients, les mains de maman vont lui donner la leçon que celles de papa n'osèrent.

Sérieux, sifflet pendouillant sur une panse entreprenante, guidon de départ sous le bras, chapeau bien enfoncé, le chef de gare ouvre la portière. « Allez-y, madame ». Madame ne part pas, il s'en ira tout seul. À grande peine il s'accroche à la poignée : « Je suis capable », souffle-t-il aux deux adultes préoccupés par les marches trop hautes. « Ne perd pas le billet, reste à côté de la porte et ne baisse pas la vitre. Après le troisième arrêt prépare-toi pour descendre », a le temps de lui dire sa maman avant que le chef ne ferme la porte.

Une femme, accoudée sur la banquette d'en face, lui sourit du haut d'un chemisier aux courtes manches richement ourlées. Sous une jupe fleurie qu'un sac rouge empêche de s'envoler, elle croise, nonchalante, les jambes. Un genou fixe, innocent, son regard dépravé que l'échappée des cuisses captive.

Regarder les mains fourrager dans le sac, sortir un paquet, le tapoter, extraire une cigarette, refouiller dans le sac, sortir un briquet et approcher la flamme de la longue cigarette ovale. Jamais il n'avait vu une telle cigarette, jamais une telle femme.

Répondre très sérieux « non, madame » à la question moqueuse « en veux-tu une ? »

Les questions enveloppées dans un nuage parfumé, le rond mouvement de la main qui se raidit près des lèvres, les doigts abandonnés sur l'accoudoir, les genoux qui le fixent sans arrêt rendent le trajet trop court : « T'es arrivé. Ciao, mon bel enfant ». Sur les ailes des doigts lui effleurant les cheveux il traverse le village.

VII

Accroupi sous l'épicéa, le regard ensorcelé par les affiches, chercher des trésors sous les jupes indifférentes aux caprices du vent, dans les yeux qui ne le regardent point, entre les lèvres insensibles au mouvement des siennes, partout où les tissus libèrent des éclats de peau. Fixer hébété la bande entre shorts et bas de *Riz amer*. Attendre que la rue se taise, s'approcher, scruter le ciel — on ne sait jamais ! — implorer le secours des mains qui glissent, petites et obéissantes, entre les mailles de la grille. Cacher son butin sous la chemise, courir vers la chambre et regarder déçu le bout noir, arraché par des doigts aveugles, que les yeux en vain offrent au désir.

Les mains accrochées au fauteuil se serrant et se relâchant au gré des scènes. Les jambes qui balancent indifférentes. le buste exagérément penché en avant, la bouche entrouverte, l'attention infatigable maîtresse des yeux rivés à l'écran :

Adam appuie le coude sur la vache que Milly traie³... Milly surprise par la maison remplie d'hommes... Le bras de fer... le rapt... Vous êtes de brutes... Va-t'en...

Cloué au fauteuil par cet obscur *va-t'en* dardé par Milly, se jurer qu'il eût enlevé 100... 1000 femmes pour le bonheur de ses frères.

S'envoler sur les ailes de « Je vais dormir dans la chambre de Gilda », apercevoir Luigi et Gino complotant — contre lui ? — fermer les ailes et laisser la crainte des rires moqueurs imposer le silence.

Attaquer fébrile les marches, ouvrir la porte que la main peine à fermer, se déshabiller prestement et posément disposer ses effets. Se fourrer sous les draps, les mains jointes serrées entre les cuisses, plier et déplier sans arrêt les jambes — froid ? Joie ? S'égarer dans un demi-sommeil d'où sourdent les cheveux rebelles de Giacinta qu'un fondu au noir ouvre aux aisselles de Carla.

Éveillé pas le grincement des gonds, geindre et marmonner : « Je suis malade » pour que s'ouvre l'antre que les cris nuiteux de sa mère emplissaient de mystères. Arrêter les geignements frisant les sanglots quand l'ombre s'approche et annonce le dessein d'appeler maman. Coller les mots « justefroidjustefroid » pour qu'il n'y ait pas d'intervalles où l'effrayant dessein puisse se ranimer.

Va dans mon lit et allume la lumière. Les mains tremblantes, fiévreux, chercher en vain la poire électrique. *Ne t'agite pas, je vais le faire.* Fermer les paupières pour que la blancheur de la

³ Une des scènes initiales du film *Seven Brides for Seven Brothers*, titre très mal traduit en français par Les sept femmes de Barbe-rousse. (note éd.)

chemise, et la nudité des bras ne l'aveuglent. *Essaie de dormir.* L'angoisse débande le vertige d'effleurer les rotundités que la chemise ne cache : tout s'agite, se disloque, s'émiette et il ne lui reste que les frissons pour mendier un contact que Gilda, charitable, ne refuse point. Écartier les jambes pour qu'elle les effleure, craindre une catastrophe quand son sourire affectueux et le hochement de tête disent qu'il occupe toute la place. Se recroqueviller, serrer la couverture dans les poings collés au cou. Attendre.

Approche-toi tu auras moins froid. S'approcher, se ramasser en chien de fusil, les genoux contre ses cuisses, les mains près de son épaule et, attendre. Attendre, craignant que la foudre n'embrase la chambre... qu'un séisme les jette dans la rue... que maman arrive.

As-tu encore mal ? Muet, se raidir et vibrer au contact des mains caressant les cheveux. *Relaxe-toi.* Impossible, tout son corps en érection lui fait bien plus mal que sa petite chose, l'après-midi au cinéma. *Je vais te conter une histoire.* Entendre des mots ... *grand-père... fromage volé... partisan... neuf ans comme toi* que l'envie de toucher rend évanescents. Feindre de dormir pour qu'elle éteigne cette lumière, tueuse d'opportunités.

Elle éteint et le serre dans ses bras. Soudainement, il est calme, il est bien et sans attentes. Mais, cela ne dure : l'inquiétude ronge le bien-être. Confuse, aveugle, sourde et téméraire la tête se perd entre les seins. Le calme revient. Mais, cela ne dure. Le bras duveteux enfièvre ses doigts qui malhabiles se jettent sur les boutonsnières sans qu'aucune ne cède. S'attendre un cri... une poussée... une gifle. Rien. Attendre. Rien. Enhardi, se traîner vers le fond du lit. Attendre.

Elle se remet sur le dos. Des mains amies, sensibles à l'affairement des petits doigts tourmentant en vain l'ourlet, relèvent la chemise. Le visage captif de la tiédeur des cuisses, fermer les yeux et s'immobiliser pour que les peaux dialoguent sans gêne. La fixité n'étant pas de ce monde — surtout pas de celui des enfants ! voilà que les poumons négligés, pour implorer plus d'air, font appel à une respiration bruyante que Gilda ne peut ignorer.

Elle soulève la couverture. Poser la joue sur la cuisse et subitement la déplacer pour fuir une odeur âcre, désagréable, nauséabonde. Il eût certes abandonné son antre si un ordre venant des abymes ne lui eût pas fait glisser une main sous la culotte. Se revoir incrédule aux racontars de Marco sur les femmes n'ayant pas de barbe, car elles l'ont sur le ventre... oui, une barbe... oui... pas une vraie qui pique, comme celle de papa : une barbe douce, chatouillante, moelleuse : un tapis de mousse sur lequel il pose sa tête pendant que ses doigts inquiets explorent. Retirer la main, dégouté par un interstice muqueux et vainement lutter contre la ceinture.

Elle enlève la chemise. Tremblants les lèvres trouvent leur premier objet que les doigts ignorants griffent. *Plus délicat.* Rappeler les mains honteuses et s'assoupir sur l'ample chair berçante. Se

réveiller seul, descendre langé de peur et entendre dire à sa maman : « Il ne devrait pas voir certains films. »

VIII

Nerveux, petit, maigrichon, 10 ans dans quelques lunes, il ira garder le troupeau transhumant sous la houlette de grand-père, tandis que les copains qui s'égayent en le qualifiant de petite fille passeront l'été cousus à la jupe de maman. Vingt-cinq kilomètres et 1500 m de dénivellation, ce n'est pas une partie de campagne pour des vaches ayant passé des mois clouées à la mangeoire. Il faudra partir à la première heure pour qu'elles se reposent et mangent avant la traite du soir. Aujourd'hui, le quinze juin, veille du départ, il ira dormir chez ses grands-parents.

« Je t'ai mis trois paires de caleçons, change-les et lave-les au moins deux fois par mois. Ne fais pas comme l'année passée, lui dit sa mère en lui tordant un bras pour qu'il le glisse sous la bretelle du sac à dos. J'ai mis aussi trois pommes et deux pêches.

— Et les livres ?

— Un : *Les pirates de la Malaisie*.

— Seulement un ?

— Un seul, parce que tu dois marcher toute la journée.

— Le sac est très léger !

— Après une journée de marche, il ne sera plus léger. Je viendrai en juillet et je t'en apporterai un autre.

— Deux. *Sandokan à la rescousse* et *Les tigres de Monpracem*⁴.

— Je t'apporterai les deux. Mais, toi, obéis toujours. Et maintenant, va. Ciao. »

Bien qu'il fît nuit, sa petite sœur l'accompagna jusqu'à l'embouchure du sentier qui, en une dizaine de minutes, l'eût laissé à la porte des grands-parents. Les dos des mains appuyés aux lombes, les doigts agrippés au sac, pour que le ballottement n'écrabouille les pêches, il courut jusqu'à se dérober aux regards en se marmottant à soi-même une litanie enragée : « je n'aime pas l'été, je n'aime pas la ricotta, je n'aime pas le vent, je n'aime pas les spaghettis au lait, je n'aime pas m'en aller pendant trois mois, je n'aime pas rester pendant des heures regarder des vaches brouter, je n'aime pas que grand-père traite Franco mieux que moi, je n'aime pas entendre les commentaires des Milanais, je n'aime pas, je n'aime pas... »

Un brusque coup de frein, frapper du pied pour arrêter les larmes, clamer qu'il n'est pas une petite fille et reprendre à marcher avec un pesant pas de vieillard.

Et, si, en des heures moins tempétueuses, on lui eût demandé ce qu'il aimait, qu'eût-il répondu ? Qu'il

⁴Il s'agit de livres du cycle des *pirates de la Malaisie* de l'écrivain Emilio Salgari dont le héros principal est Sandokan (N. É.)

aimait l'hiver, la pluie, l'école, lire avec maman, les baisers des romans-photos et Sandokan.

« Le voilà le pastoureau qui n'aime pas les vaches, dit grand-père avec un sourire espiègle.

— Laisse-le tranquille, tout le monde n'est pas comme toi qui n'as que les vaches dans ta vie », répliqua grand-mère sans lever les yeux de la chaussette qu'elle raccommodait.

Il faut dire que les grands-parents se disputaient, sans désespérer, depuis le jour où ils convolèrent à injustes noces — ce qui faisait déjà quatre décennies.

Grand-mère déposa l'œuf à repriser et, solennelle, se leva en secouant la tête et les brins collés au tablier.

« Va te coucher. Ton grand-père est têtu comme un cochon, tu sais bien, et il veut partir avant qu'il ne fasse jour. Je te réveille à 3 heures et demie ».

Pour être prêt, il se coucha sans se déshabiller.

J'entends grand-mère se coucher et je ne dors pas. J'entends grand-père ronfler, grand-mère marmonner, et je ne dors pas. Je dois dormir, je dois dormir, je dois dormir... Rien à faire. Je m'ennuie. Je pense au lit de Gilda... non... aux aisselles de Carla... non... Rien... Tout à coup, la brume... Je suis loin... en Malaisie. Sandokan ! Le kriss se brise sur le plastron de Roland, qui hurle et lève sa main gantée de fer... Je me réveille pour éviter le coup.

Les clous des socques éraflent les pierres. Leur grincement tue le rêve qu'ils viennent d'animer.

Il n'eut pas besoin qu'on l'appelle, car le bruit des socques et le mugissement de la Bruna accueillant le patron — c'est ainsi que grand-mère appelait son mari — avec son hottereau chargé de foin le firent sauter hors du lit. Il alla dans la cuisine où grand-mère, une épingle à cheveux entre les lèvres, brossait ses longs cheveux avant de les natter et les tordre en chignon.

« Tu aurais pu dormir encore un peu. Mets l'eau à chauffer. Je te prépare du maté avec un œuf », lui dit-elle en commençant sa première tresse.

On entendit les clous s'approcher.

« Tu es déjà levé ! très bien, il faut que tu t'habitues », lui dit grand-père et puis jouant par la bande « est-ce qu'elle a préparé le café ? »

« Il n'a plus d'yeux et plus de nez », dit-elle, en s'adressant au vide.

Il versa le café, y ajouta un bon doigt de vin, l'ingurgita et repartit vers l'étable en lui disant de le rejoindre après le maté. « Émiette beaucoup de pain, comme ça tu pourras tenir longtemps... ton grand-père est tellement sans cervelle qu'il va sûrement oublier de vous donner à manger », lui dit grand-mère qui pensait, non sans raison, que le niveau de maturité de son mari était bien bas.

« Je vais donner à boire aux veaux, mais mange lentement si tu ne veux pas avoir mal au ventre, comme l'autre jour. Quand tu auras fini, va dans la grange prendre les sonnaïles. Remplis-les de foin pour bloquer le battant.

— Pourquoi ?

— Parce que vous allez traverser Morbegno avant cinq heures et, si tu ne le fais pas, vous allez réveiller la moitié du village. »

Après le maté il alla récupérer les sonnailles. Il fut incapable d'ouvrir la porte sans le conseil de grand-oncle Giacinto : « Tire cette porte vers toi et le cadenas glissera comme dans du beurre. »

Quand il arriva à la porte de l'étable, grand-père sortait, le seau dans une main et le tabouret dans l'autre. Il lui ordonna d'attacher les sonnailles aux deux vaches et de les faire sortir.

« Mets les noires à La Bruna, mais fais attention, ce matin elle est mal lunée. Elle n'a pas aimé qu'on la traie si tôt. Ta grand-mère t'a fait mettre du foin ! Elle ne changera jamais, elle a peur de tout, elle complique tout » et puis, en indiquant la mousse tachetée de brun qui débordait du seau, lui demanda s'il en voulait.

« Non. »

« La mousse est tellement sale que même un cochon n'en voudrait pas », renchérit grand-mère qui venait d'arriver.

Il mit d'abord les sonnailles à la Bionda, la détacha et lui donna une tape sur le cou pour l'inviter à sortir, ce qu'elle fit sans broncher. Dès qu'il s'approcha de La Bruna, celle-ci commença à remuer violemment la tête. « Gentille... gentille... gentille », murmura-t-il en détachant les mots comme pour lui laisser le temps de comprendre, ce qu'elle sembla n'avoir aucune envie de faire. « Pose les sonnailles dans la mangeoire et prends là par une corne, sacré dieu », lui cria grand-père. Il posa les sonnailles et approcha une main effrayée des cornes. La Bruna tourna tout à coup la tête et plaça les naseaux très près du visage de l'enfant qui recula. Grand-père marmonna une phrase incompréhensible où le mot « trouillard » se détachait sans crainte d'être entendu et, d'un ton navré, lui dit : « Ce n'est pas le diable. Vas-y ». Il se colla au flanc de la vache qui avec un calme olympien tourna la tête en arrière et le regarda avec l'air de dire « ça va ? ». Lentement, très lentement, il saisit des deux mains la corne que Bruna avait appuyée au garrot, et avec la même lenteur la vache éloigna légèrement la tête du corps comme pour qu'il puisse mieux la tenir. La pression timide qu'il fit pour qu'elle redresse le cou déclencha un puissant mouvement de la tête et, pour ne pas lâcher prise, il se retrouva collé à la mangeoire. Il lâcha la corne et en accompagnant ses gestes de « bien... bien... bien » il mit les sonnailles à une vache statufiée. Dès qu'elle entendit tomber la chaîne, elle se tourna et se précipita vers la porte où elle s'arrêta, les deux sabots appuyés sur le nez-de-marche et les yeux balayant la cour où Arditou et Renatou venaient d'arriver sans faire de bruit : dans leurs étables des femmes « qui compliquaient tout » avaient pensé la même chose que grand-mère.

La Bruna ne m'a jamais aimé. Moi non plus. Elle est méchante. Plus que la Mouche. Elle n'oublie jamais rien et elle a des cornes très laides. Elle bouge la tête. Elle ne veut pas que je m'approche. Calme... calme... calme... Les clous de grand-père. Non. Je ne lui demande pas de m'aider. Il se moquerait. Et après il le raconterait à tout le monde.

« Prends-la par les cornes ! » Elle n'arrête pas de bouger la tête ! Je lève la main et elle lève les naseaux. Elle n'est pas le Diable ! Je le sais et je sais aussi que le diable n'existe pas. Je vais m'appuyer contre son gros ventre. Tranquille... tranquille... Elle tourne lentement la tête, elle me regarde et me donne un

grand coup de queue. Méchante ! Je dois lui saisir une corne... je dois... je dois...

Grand-père sort. Ça va mieux. Elle ne bouge plus. Si tu gardes le cou comme ça, je ne peux pas...

Bouge la tête ! Elle tourne la tête et m'envoie cogner contre la mangeoire. Je n'ai pas lâché la corne.

Elle se met à ruminer tranquillement comme si je n'étais plus là.

Les sonnaillles sont par terre. Si je me baisse... Je lâche la corne et elle ne bouge toujours pas... Je dois... je dois lancer la courroie sur son encolure. C'est fait. Et maintenant passer sous son cou pour l'attraper. Franco s'amuse à passer sous le cou de Renatou. Mais la Bruna n'est pas Renatou. C'est bien, elle ne bouge pas. Mais... je suis coincé contre le mur. C'est fait.

Elle me regarde. Elle déplace son cul vers le mur. Je lui donne une petite tape sur le cou. Cette crétine ne voit pas qu'il y a quelqu'un ! Elle se tourne brusquement de l'autre côté et se lance vers la porte. Je mets les chaînes dans la mangeoire. Je l'ai fait tout seul. Grand-père ne doit plus dire que je suis plus peureux que Franco.

La Bruna fixa Arditou qui lui lança un court mugissement dissuasif et puis Renatou qui pissait bruyamment dans un coin. Soit qu'elle n'aimait pas le bruit, soit qu'elle n'aimait pas sa gueule ou tout simplement qu'elle avait envie de se bagarrer, elle avança ses deux pattes antérieures de quelques centimètres pour bien s'assurer de l'appui et se lança vers Renatou. Elle réussit à lui donner un coup de corne à l'épaule avant que Franco, le cousin, ne lui flanque un coup de baguette sur le dos. Elle se tourna vers le patron qui, d'un ton pas tout à fait irrité, lui dit que si elle ne se calmait pas il lui ferait passer un mauvais quart d'heure et puis s'adressant à Franco : « Jamais sur le dos ! si tu dois vraiment frapper, fais-le sur la cuisse. »

Les deux enfants s'échangèrent un « ciao » pas tout à fait enthousiaste.

Pour partir la patrouille n'attendait que le « Heu heu » du patron qui fut précédé par l'ordre de positionnement des enfants : « Franco derrière la Bionda, Enzo en queue avec les veaux et le cochon. » Avant que le patron, la Bruna au cul, ne sorte de la cour, sa femme lui cria de ne pas oublier de faire manger les enfants et, s'adressant aux enfants, avec une pastille de menthe dans chaque main, ajouta : « Lavez-vous tous les jours. Ne faites pas comme votre cochon de grand-père qui, à son âge, ne sait pas encore que l'eau existe. »

J'aime fermer la marche avec les veaux et le cochon. Ce sont mes préférés. Je laisse les veaux brouter les touffes d'herbe sur l'accotement et, quand ils sont trop loin, je les fais courir pour rejoindre les adultes. Grand-père ne s'en aperçoit pas.

Une quarantaine de minutes pour arriver à Morbegno, sans mots, sans mugissements, au rythme des sabots et du tintement des clochettes des veaux. Place *Saint Antoine*, le patron arrêta le troupeau : il

fallait attendre la Maria avec la Mouche, la reine⁵, qui venait de l'autre côté de l'Adda.

« Je reconnais la façon de faire tinter les sonnailles, dit grand-père, notre reine, est à côté de l'hôpital ». Il fit quelques pas vers la route. Oui, elle était bien là, la Mouche avec la Maria et un garçon un peu plus vieux qu'Enzo.

« Ça fait longtemps que tu attends, Bernardo ? demanda Maria pendant que la reine s'approchait de lui pour se faire caresser le front et attendre une poignée de sel. Grand-père hocha la tête.

- Salut, les enfants, vous vous êtes levés tôt ce matin. Ah, votre grand-père !
- Cette année elle n'a pas mis bas. Est-ce qu'elle est sèche ? demanda grand-père.
- Non. Quatre litres.
- Pas de sornettes... pas quatre litres. Elle n'a jamais été une bonne laitière et si elle n'a pas mis bas...
- Oui, tu verras, entre trois et quatre litres par jour. Mais, cette année, je ne viendrai pas prendre ma part de fromage.
- Il ne manquerait plus que ça. Dans un mois elle sera sèche et tu devrais payer l'herbe.
- Tu plaisantes...
- Cette année ça va comme ça, je la connais depuis dix ans ta Mouche
- Et moi, toi, depuis quinze ! »

Le patron, après l'avoir caressée et lui avoir donné du sel, comme elle prétendait, éloigna la Mouche d'un léger coup de houlette sur l'épaule. Avec l'allure assurée de celle qui se sent maîtresse des lieux et des vaches, elle passa à côté des autres vaches qui baissèrent la tête en signe de respect — ou de peur⁶. Seul Arditou osa la regarder, mais il suffit qu'elle montre ses cornes d'un mouvement soudain de la tête légèrement penchée pour qu'Arditou baisse les siennes, elle aussi. Quelques pas bien calmes et la reine était à la tête du petit troupeau en attendant que grand-père se mît à côté pour commencer la montée vers l'alpage.

« Je vais la saluer et on se reverra à septembre. Ciao Mouche et sois gentille. Salut les enfants. Salut, Bernardo, dit Maria avant de s'en aller avec le garçon qui n'avait pas dit un mot, mais qui avait dévisagé Enzo et Franco du haut de ses treize ans.

« Heu...Heu »

Et la procession démarra.

La montée prit toute la journée. Il n'en a gardé que l'entêtement des cochons, les regards compatissants des rares automobilistes, les sourires affectueux des femmes dans les villages, les jurons de grand-père et l'impression que l'alpage reculait à mesure qu'ils avançaient. De l'été, en revanche, des scènes entières lui sont restées.

⁵ Dans les alpages, on donne le titre de *reine* à la vache qui s'impose dans les luttes de « connaissance » des premiers jours de la saison. Les autres vaches n'oseront jamais s'opposer à ses choix (de la position dans les déplacements, de la meilleure herbe, de la première lampée...).

⁶Au fond, parmi ces quadrupèdes, comme parmi les bipèdes, la nuance est souvent imperceptible.

* * *

Les heures étaient lentes, lentes comme les vaches au pas calme et soucieux. Inutiles les coups d'œil aux aiguilles de la montre insensibles à l'impatience ; inutiles les cris et le tournoyer de la badine ; inutile de frapper les plus nonchalantes que la puissante reine protégeait en bousculant grand-père. « Enzo, sacré dieu ! »

Attendre depuis le premier jour son arrivée. Entendre tous les jours grand-père se moquer : « Ta maman va arriver et tu l'entendras crier dès qu'elle sort de la pèssière ». Eeeenzooo. Jeter sur le grabat, bâton et chapeau. Courir aveugle, vers cette voix aiguë sur fond de velours. Eeeenzooo. Ne pas répondre. Courir muet vers son cri.

Eeeenzooo... Eeeenzooo... Eeeenzooo...

Courir. Courir. Tomber dans ses bras en sautant le ruisseau de la roche creuse. Se faire porter par le parfum de son corps, la douceur de ses bras, la force de son étreinte. Elle dépose le sac, ouvre une poche et « Regarde ce que je t'ai apporté ! » Un livre de Salgari : sur la couverture, Sandokan tout habillé de rouge, son éternel kriss à la main.

Le ruminer comme berceuse, le cou pour oreiller, s'endormir et sentir la chaleur humide, humaine, de la vache s'opposer à celle abstraite, égalitaire et inhumaine du soleil.

Enfant peureux, il admirait Franco qui imitait grand-père et enfilait son avant-bras dans la bouche de Rénatou. Lui, dès qu'Arditou (la vache de son oncle) ouvrait la bouche, il laissait tomber le sel noir sur l'énorme langue. Dès qu'Arditou relevait la pointe de la langue comme une trompe pour ingurgiter le sel, il retirait brusquement sa main complètement ouverte : la moitié du sel s'en allait par terre. Et grand-père de lui crier : « Tu ne seras jamais un vacher. » Et puis, lentement, apprendre. Apprendre à contrôler sa peur, à serrer les dents en attendant le plaisir.

Mais, il ne sera jamais un vacher.

Un jour... à l'improvisiste... Pousser le poing jusqu'à l'isthme du gosier, l'ouvrir lentement pour qu'elle ait le temps de savourer le sel, retirer la main en laissant que le poulx soit râpé par la langue enroulée, essuyer la main sur le cou, la gratter entre les cornes, glisser la main le long du ventre, faire sautiller les trayons, remonter le long des cuisses, caresser la vulve et s'émerveiller de la queue qui s'arque, du dos qui se cambre, et des geignements toujours plus humains. Sentir son propre corps se tordre et vibrer, se retrouver dans la petite chambre à écouter les gémissements de sa mère.

Porter le beurre au magasin du village quelque huit cents mètres plus bas était sa sortie hebdomadaire. Départ après la polente de neuf heures et retour pour celle de quatorze heures. Cinq heures de marche, cinq heures de fatigue, cinq heures de solitude, cinq heures de liberté. Cinq minutes d'excitation dans le

magasin où il avait droit à une miche et deux crottes en chocolat. Cinq minutes de plaisir solitaire, au retour, parmi les fougères, quand le soleil immoral lui chauffait le bas-ventre. S'asseoir dans la clairière pour suspendre la longue marche monotone qu'une canicule indifférente et féroce rend insupportable ; se traîner près d'un sapin pour que les rayons ne fouettent que jambes et bas-ventre ; baisser la culotte et montrer aux fougères, aux myrtilles, aux mughos sa triste petite chose que le soleil réveille et offre, raidie, à une main tremblante. Perdu dans la gorge d'Angela libérer murmures, susurrations, appels. Être envahi par un tourbillon de mollets, genoux, aisselles, cou, bras ; être aveuglé par la blancheur de la culotte cachant le mystère entre les cuisses de Carla ; se tordre, grincer des dents et frapper du talon les mottes innocentes sans que rien ne jaillisse de cette petite chose meurtrie.

La Mouche broutait la meilleure herbe dans le carré à l'ombre du barrage, il la chassa à grands coups de bâton et y amena Areditou. Sans craindre de réveiller le patron, arquée, le mufle levé vers le barrage Areditou annonce au troupeau sa prise de pouvoir.

Perdu dans son corps il griffonne avec la pointe de son bâton : une ligne sinueuse légère... un trou... une ligne plus marquée à zigzag... un trou, un vrai. Il insiste avec rage. Non. Non. Non. Il sort le regard du trou. Un homme et une femme s'en viennent. Ils sont beaux. Propres. Bien habillés. Est-ce qu'il les regarde de travers ou avec envie ? Ce qui est certain, c'est qu'il sent qu'ils viennent d'un autre monde. Du monde qui eût dû être celui de sa mère ? Et le sien.

« Salut, petit bonhomme », lui dit le monsieur en s'asseyant sur une pierre à côté de la sienne. Malgré l'essoufflement la dame a un sourire coquin (ou ne s'agit-il que d'une grimace de souffrance ?) et le salue avec un « Ciaaaaao » rendu interminable par la fatigue (ou la minauderie?)

Il baisse la tête et il répond avec deux « ciao » renfrognés.

« Assieds-toi là », dit le monsieur à la dame, lui montrant un muret derrière l'enfant. « Non, je ne veux pas m'asseoir, autrement je n'ai plus envie de marcher », répondit-elle en enfonçant sa canne dans une motte perdue parmi les cailloux du sentier. Elle s'aère en secouant le col de la chemise avant de poser les deux mains sur le pommeau et y appuyer le creux de l'estomac. Le regard se raidit dans l'esquisse des seins et le machin dans les caleçons picote. Il rougit et il accompagne lentement le regard vers les yeux de la dame qui l'accrochent avec leur couleur de ciel. La voix rocailleuse du mari (non, cette femme n'est pas à moi, se dit-il ; c'est certainement son mari) rompt l'enchantement :

« J'ai du très bon chocolat, tu en veux ? »

— Non, merci.

— Des pêches ?

— Non, merci. »

Il y a une seule chose qu'il veut et la « chose » après lui avoir dit qu'il est un petit sauvage, s'approche, lui prend le menton entre les mains, lui soulève le visage et lui plante les yeux dans les yeux avec une

douceur telle que le machin se dégonfle et les larmes gonflent. Et encore la voix lugubre du mari :

« Laissons-le tranquille... on s'en va, si on veut être à Pescegallo avant l'heure du souper. » Mais, vas-y !

Laisse-nous tranquilles, implorent ses yeux. Sinistre comme la première pelletée de terre sur un cercueil s'abat le « Salut, mon petit, ne perds jamais ton beau sourire ». Et puis s'adressant au mari :

« Passe-moi une tablette de chocolat.

— Mais il n'en veut pas.

— Passe-la moââââ...

— Calme-toi ! La voilà. »

Elle pose une tablette de Lindt sur le sac en cuir.

« Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Du sel.

— Du sel ?

— Oui.

— Pour quoi faire ?

— Pour les vaches. »

Et le mari : « Laisse-le tranquille, tu ne vois pas qu'il n'a pas envie de parler. Ciao.

— Bonjour

— Bonjour... alors. »

Ils se préparent pour partir. Entre eux, mais il les entend très bien :

« Il n'est pas bien élevé.

— Pourquoi tu dis ça ? J'aimerais te voir à sa place. Il doit avoir huit ou neuf ans. Tout seul avec des vaches.

— Il n'est pas seul.

— Il doit être seul, seul avec le vieux qu'on a rencontré près du barrage. Je vais lui demander.

— Emmerde-le encore !

D'un mouvement de la tête, elle envoie paître son homme. Elle se tourne vers lui.

« Es-tu ici avec tes parents ?

— Non.

— Combien de temps restes-tu loin de tes parents ?

— Trois mois.

— Tu te lèves à quelle heure ?

— À quatre heures.

— Tu aimes l'école ?

— Beaucoup.

— Plus que garder les vaches ?

— Oui. »

Quand il va à l'école, il voit tous les jours sa maîtresse, sa mère, ses tantes, ses cousines. Ici c'est la première fois qu'il voit une femme.

Elle lui caresse les cheveux. Il secoue la tête. Ils s'éloignent.

« Enquête finie ?

— Oui, T'es content ? Je trouve inadmissibles des parents qui exploitent un petit enfant. Dans ces vallées on n'est pas encore sortis du Moyen-Âge. »

Il entend. Il entend très bien. Trop bien. Il a envie de crier. Ce regard qui l'avait tellement excité, ce regard tendre et coquin, était un regard de compassion, de pitié. Il la haïssait. Il n'aimait pas garder les vaches, mais il aimait aider ses parents. Elle était une chienne, une vraie chienne. Un jour il se serait vengé. Il cherche à enfonce son bâton dans l'empreinte des chaussures de celle... et il en casse la pointe. Chienne. Chienne. Tu verras.

Essayer les méthodes les plus diverses pour chasser l'ennui : fatigantes (porter les seaux à la laiterie, le beurre au village et l'eau dans la maisonnette ; ramasser le bois ; épandre les bouses) ; agréables (lire et rêver) ; gaies (jouer avec les cochons et les veaux) ; coupables (accueillir immobile les rayons du soleil qui ne craignent point de l'exciter ; caresser son zizi et la vulve de Arditou) ; rusées (feindre de dormir pour ne pas chasser le parfum de la mère). Ne jamais trouver la bonne : l'ennui profite du moindre relâchement pour l'entraîner, sournoise, dans sa demeure informe et cotonneuse.

Grand-père, terminé avec les siennes, faisait toujours le tour des cinq vaches de Enzo pour vérifier s'il les avait bien séchées. Pour qu'elle soit l'une des meilleures, la veille de la pesée, il ne trayait Arditou qu'à moitié. « Enzo, sacré dieu ! » Et grand-père, sans même s'asseoir, lui extrayait jusqu'à la dernière goutte. Que faire ? Ajouter de l'eau avant de porter le seau à la balance. « Enzo, sacré dieu ! » Il avait exagéré.

L'inattention, toujours à l'affût, épaule les âpretés du sentier pour que le lait déborde des seaux oscillant sous la palanche qui, insensible, lui érafle la peau. Le seau arrière, frappant les marches trop hautes pour ses jambettes, l'oblige à incliner la palanche, ce qui met en péril cette charge plus lourde que lui. Il reprend, le pas moins assuré qu'il n'eût voulu, une main sur le bord du seau de devant, l'autre sur le cul du deuxième ce qui ne fait qu'empirer les choses. Grand-père aux cent yeux eût sans doute vu la terre mouillée et lâché l'énième « sacré dieu ! » de la journée.

Pourquoi dans le seau des vieux (il y avait deux vieux dans l'alpage : grand-père qui aurait eu soixante ans quelques jours après le retour au village et Beppe qui en avait déjà soixante-deux) la mousse se figeait et, dans le sien, les quelques bulles disparaissaient dès qu'il approchait la botte-cul de la prochaine vache ? Pourquoi ? Parce que, comme les femmes, il tirait les trayons en les serrant dans la paume, tandis

que les hommes tiraient avec le pouce plié, les autres doigts ne donnant que le coup final ? Que de fois il essaya, sans succès, de les imiter ! Et si les copains avaient raison ? et s'il n'était qu'une petite fille ?

Vider une fade écuelle de lait, sentir que la gorge a besoin d'une saveur forte pour ne pas rendre. Incapable de manger du fromage, seule garniture possible, faire une boule de polente avec les mains sales de bouse, l'entamer, reformer la boule, l'entamer, reformer... terminer le repas avec une très minuscule boule, la plus savoureuse.

Aux fiers touristes harnachés en conquérants de l'Everest qui lui offraient un compatissant chocolat, il souriait méprisant sans céder à l'envie de leur dire que là où, fiers, ils enfonçaient leur piolet-ancre pour cueillir les inaccessibles edelweiss, Areditou et ses copines broutaient tranquilles.

Il aimait les derniers jours... seulement avec quelques vaches gardées par Franco et lui avec grand-père préparer le bois pour l'année suivant et surtout... répandre la bouse avec le Trempet...

Accroupi sous le rocher, immobile à côté de son bâton, le coude sur les restes moussus d'un muret, la tête légèrement relevée appuyée sur l'épaule, une main sur le bord du chapeau pour que le vent ne l'emporte. Regarder mélancolique les vaches pétrifiées près des arbres animés par l'orage : le dos bombé, les naseaux frôlant l'herbe indifférents. Le petit de l'homme tourne le museau timide vers la voix connue. *Tout seul... Avec cet orage endiablé... Sacrement...* Il saisit son bâton et émerge. La voix rocailleuse se rapproche. Une main qui sent le sapin et le tabac lui entoure maladroitement le cou frissonnant. Il ne sut jamais ce que son père dit à grand-père, mais après deux heures, ils dévalaient silencieux le pacage. Il avait oublié de saluer son cousin, mais, passée la fontaine, il n'oublia pas de saisir une corne d'Areditou pour quelques secousses amicales.

La semaine suivante, il partirait en Suisse avec son père. De cette semaine, il ne lui reste que sa mère qui l'étrille dans une baille débordante de mousse, le rire d'oncle Emilio lui donnant le surnom de *Nez-Graisseux* et les dodelinements résignés de grand-mère : « Ton grand-père est une bête. » De l'alpage, il entend encore le mugissement d'Areditou avant qu'il ne se perde dans la sapinière.

IX

Jamais, il n'écoutait avec lassitude grand-père parler des insanités de la guerre :

Après avoir placoté avec le capitaine, le lieutenant, un Milanais rachitique avec une barbe de bouc, est venu nous crier qu'il fallait sortir de la tranchée. « Cinq à la fois », qu'il crie. C'était, selon cet imbécile et son imbécile de capitaine, pour détourner le feu des Autrichiens ! C'était complètement

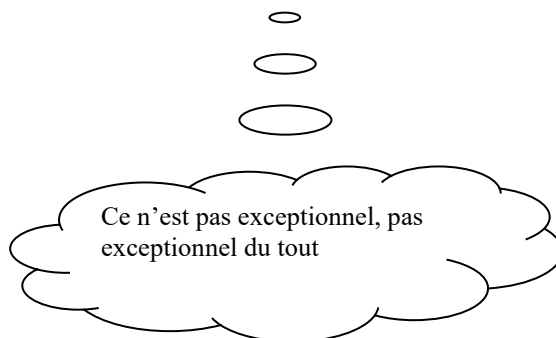
insensé. Il y avait au moins cent mètres de pré, lisse comme une main, avant d'arriver au bois. Ça voulait dire se faire massacrer. « À l'attaque ! » Les cinq premiers font une vingtaine de mètres, comme d'ici à l'étable du petit Jean. « À l'attaque ! » Les suivants ne firent même pas dix mètres. « À l'attaque ! » Je regardai mon copain Cesare, un grand gaillard du bataillon Tirano que je n'ai plus revu. Il était fort comme un cheval. On s'est compris. Ce fut facile. Deux coups de fusil et puis on l'a jeté dans le pré. C'était un fou, un exalté.

... et de la force du plaisir :

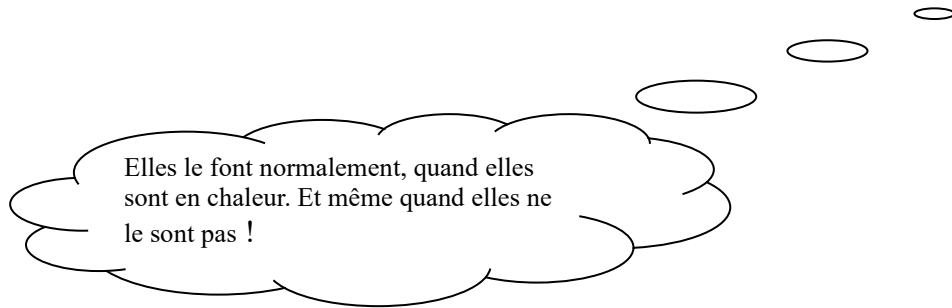
J'étais caporal major et après trois mois de tranchée, à cause d'une légère blessure à un pied, on m'avait transféré à Morbegno pour l'encadrement des recrues. Un soir, je faisais la ronde avec deux recrues, un Novarais qui n'avait jamais vu de montagnes de sa vie et un type de Bormio qui chantait comme un rossignol. Après le virage du cimetière on voit trois filles qui rentrent des champs, on les rejoint, on s'arrête pour jaser et on appuie nos fusils au muret de la fontaine. On a parlé pendant au moins un quart d'heure et puis on les a accompagnées vers le centre mais... on avait oublié les fusils. Après qu'on les a saluées en leur faisant promettre que le lendemain, à la même heure, on se reverrait à la même place, le Novarais cria : « Sacrement, nos fusils ! » On est retourné à la fontaine en courant mais un officier était passé avant nous. Le jour suivant on me dégrada. Je m'en foutais. La seule chose qui me dérangeait c'était que pendant une semaine je ne pouvais pas sortir de la caserne. Mais la prison c'était quand même mieux que le front. À la fin de la semaine on nous a mis dans le train pour le front, et deux jours après les Boches m'ont fait prisonnier.

X

Dans les années 1960, un citoyen vivant parmi les paysans savoyards (John Berger) écrit que la vache Rousa « *Après avoir vêlé [...] pouvait produire jusqu'à vingt litres par jour* » et que cela est exceptionnel. Cinquante ans plus tard, un petit fils de paysans des Alpes Rétiques qui vit en ville écrit en marge



Quelques pages plus loin J. Berger écrit que Rousa est devenue folle car « *Elle a essayé de monter [un berger]* » et à Fiorenzo de commenter



Est-ce le citadin transféré en montagne ou le montagnard transféré en ville qui a raison ? On pourrait se demander si cette question a un intérêt quelconque en dehors de répondre à un besoin de Fiorenzo de montrer qu'il connaît bien le monde de ses ancêtres. Ma réponse est un « oui » très net, car cette question soulève deux problèmes importants de l'anthropologie scientifique (quel sérieux !) :

- 1) la déformation de la vérité par les membres de la communauté indigène lorsqu'elle est étudiée par un observateur extérieur.
- 2) la déformation de la vérité par un indigène assimilé par une nouvelle communauté.

Conscient que ma mémoire, pendant les quarante ans qui m'ont coupé de ma communauté d'origine, pouvait s'être amusée à mélanger les souvenirs, j'ai cherché une réponse chez des gens qui ont eu ou ont des vaches. Ils ont été unanimes. John a raison pour le premier point et Fiorenzo pour le deuxième. Donc : dans les années cinquante les vaches alpines qui faisaient 20 litres de lait par jour après l'accouchement étaient l'exception et les vaches qui montent les hommes sont la règle (À noter la différence des temps des verbes : « faisaient » et « montent »).

Si on s'arrêtait à cette conclusion, les « problèmes centraux » de l'anthropologie n'auraient même pas été égratignés. Pour les égratigner il faudrait lancer des interprétations sur les causes des deux erreurs (on suppose que John a fidèlement écrit ce qu'on lui a raconté) ce qui nous obligerait à poser de nouvelles questions qui ne feraient qu'égratigner si on ne se posait pas d'autres questions qui... et ainsi jusqu'à la fin des temps.

En aparté : il est difficile d'admettre que les vaches sautent sur tout ce qui bouge car cela va à l'encontre des idées reçues sur ce tranquille ruminant qui, heureusement, n'est tranquille qu'entre deux attaques de fougue.

XI

« Ce seront les Grecs contre les Troyens. » Il eut le droit du premier choix et il choisit Hector. Comment eût-il pu hésiter, entre le héros d'une ville assiégée traîné dans la poussière et un demi-dieu capricieux qui lutte sans risque ? Dans les batailles villageoises n'avait-il pas toujours préféré les Indiens aux cow-boys ?

Les deux armées, treize contre douze s'affrontèrent pendant neuf mois dans des batailles journalières à coup de subjonctifs, de déclinaisons, de noms de montagnes, de théorèmes. Bien que les Troyens eussent gagné, Achille ne fut pas traîné dans la poussière et il devint le grand ami d'Hector. L'année suivante, le Père Professeur l'empêchant de choisir Mucius Scævola ou Léonidas, fasciné par les éléphants franchissant ses Alpes, qu'il réputait des obstacles difficilement franchissables même pour des animaux infiniment plus petits, il choisit Hannibal. Achille se transforma en Jules César, mais ils seront toujours Hector et Achille. Si les deux héros n'aimaient pas jouer au ballon — s'ils n'aimaient pas tout simplement jouer avec les autres enfants — ce n'était pas par snobisme guerrier, mais parce qu'ils préféraient entraîner le génio-glosse plutôt que les adducteurs. C'était un entraînement sans adversaires et surtout sans spectateurs qui puissent les gêner : de quoi pouvaient-ils parler à longueur de recrée sinon de ce qu'ils ignorent ? De ce monde rempli de clairs-obscurs qui leur aiguillait inutilement la vue ? Des femmes.

Père Pierre, jeune prêtre à faciès de jeune prêtre cauteleux, trouvait inquiétant que le matin, vers cinq heures, il se rendît aux toilettes et qu'après s'être recouché il n'arrêtât pas de bouger. Au retour des vacances, sans trop de préambules, il le pinça ferme en lui disant qu'il avait le droit de s'habiller à cinq heures, mais qu'il eût dû cirer les souliers des Pères : « Nous ne sommes que six. Tu iras servir ma première messe de cinq heures et demie et celle de Père Giovanni de six heures. » Cirage et servir les deux messes, ces deux rites lui permirent de fuir l'étreinte de l'ennui et le forcèrent à abréger la manipulation matutinale de son intimité.

Insolent et rusé, certain qu'il pourra facilement se défendre en disant qu'il croyait que c'était un copain, lancer un « Idiot » satisfait au prêtre qui lui pose une main amicale sur l'épaule pendant qu'il marche avec le gang de Père Marco. Être terrassé par une gifflée souverainement puissante et, remis sur ses pieds par une énorme main, être gardé debout en alternant une gifflée à gauche et

une à droite jusqu'au mur qu'une dernière tarte peinturlure en rouge. Achille s'en alla au rectorat défendre Hector qui, alité, recevait la visite de Père Marco.

« Tu lui as vraiment dit *idiot* ?

— Oui, mais je croyais que c'était un copain, mentit-il.

— Même à un copain on ne dit pas « idiot ».

— Je le sais.

— Je vais lui parler et puis tu vas t'excuser. »

Il alla s'excuser car il ne pouvait pas se mentir. À ses excuses le prêtre réagit avec des excuses et il termina : « J'aurais dû comprendre qu'un brave garçon comme toi ne pouvait pas traiter d'idiot un enseignant. » Craignant que dans le regard du brave garçon l'enseignant pût lire IDIOT, il baissa les yeux.

Au mois de mai quand l'animation du ventre stimulée par le soleil qui frappe juste apporte au cerveau cette agréable turbulence qui met fin à l'enfance, loin du terrain de jeu où un ballon criard rebondit sur jambes obsessionnelles de collégiens étêtés, il échange avec Enrico rêves inutiles de gorges généreuses, attendant que le peloton des mères, égrainé à travers le village, pointe à quelques mètres de la grille : la sienne toujours première. Dès que l'ombre maternelle glisse sur la dernière maison, une nouvelle turbulence balaie les fragments de rêves qui après quelques voltiges obscènes finissent par s'apaiser dans les recoins les plus chauds de son âme — non pas l'âme que prêtres aux mains lestes et aux prières défaites embourraient de péchés de vivre mais celle qui germait sans trêve — et d'où, au grès du chaos de la chair, ils auront maintes occasions d'éclore et accompagner la main vers l'apaisement matutinal. Après le tour de Colico, elle s'en va avec la mère d'Enrico : *je crois que nos enfants s'aiment bien... oui... vous savez que... comment savez-vous ?... ce n'est pas étonnant... ils font toujours des histoires... oui, mais... ils sont grands... à leur âge ils savent très bien ce qu'ils veulent...*

Parcourir des illustrés avec des femmes en bikinis, était son privilège convoité par tous les collégiens, en particulier par Adriano, le plus dégourdi — et le plus courageux — qui s'en fut inutilement demander au directeur qu'il étende la permission, « pas aux cancre, bien sûr, mais, au moins... ». La justification du recteur « Enzo est très sérieux et termine toujours ses devoirs au moins une heure avant vous tous », loin de calmer Adriano le lança dans une campagne de dénigrement de « ce lèche-cul du recteur qui nous vendrait tous pour un avantage quelconque ». On l'isola, mais le besoin qu'ils avaient de ses feuillets furtifs réduisit la mise au rancart à

quelques jours.

Mystères de l'amour. Bien que son imagination n'eût pas un grand besoin d'aide, cette photo le stimula outre mesure : il tomba amoureux de Jane Mansfield.



Rien de plus mystérieux, pour lui, que le mot « mystère » qui émaillait prônes et rosaires. Ne rien trouver de mystérieux ni dans la trinité, ni dans l'incarnation et encore moins dans la résurrection, était-ce un péché ? Et ne pas comprendre qu'un mystère pouvait être glorieux ou douloureux ? Et un mystère joyeux ? ça, il ne comprenait vraiment pas. Pour lui, il y avait un seul mystère : celui de l'annonciation, non, pas vraiment ça : dieu étant omnipotent, que Marie soit mère sans connaître d'hommes n'avait rien de mystérieux, ce qui était mystérieux, c'était comment un homme mettait un enfant dans le ventre d'une femme. Mystère lumineux.

Dachau. Les appels de Père Marco au respect, rien ne purent contre la joie crier de pouvoir se désengourdir après six heures de car. Seul de petits rires perturbèrent le silence lorsqu'un guide à l'accent drôlement riche en « f » leur fit visiter une baraque. *Une courte fîsite... entassé comme des bêtes... une fîe infîfable... fîolence gratuite des surfeillants...* ces mots qui eussent dû ajouter une charge tragique au dénouement de la visite eurent comme effet de le transporter loin, en Suisse, dans les baraques de bûcherons où son père et ses oncles passaient la plus grande partie

de leur vie. Comparées à ces minuscules baraques-là, construites avec des troncs mal dégrossis, sans chaises, sans table, sans eau, sans électricité, sans poêle, avec des grabats de branches d'épicéas où sept ou huit hommes dormaient, cuisinaient et prenaient leurs repas, après douze heures de dur travail, celles de Dachau étaient des villas. Sentant, confusément, que quelque chose n'allait pas il en parla à Père Marco.

« Je comprends... je comprends ce que tu ressens... je comprends mais, les bûcherons sont libres... la liberté est une richesse dont on ne mesure l'importance que lorsqu'on est prisonniers...

— Si mon père était libre, il ne vivrait pas dans les bois, loin de nous et de maman...

— Je comprends, sa vie est très dure, mais il ne risque pas d'être tué parce qu'il est juif ou communiste. »

Il ne lui répondit pas que son père risquait d'être tué parce qu'il était bûcheron, comme fut tué son grand-père, son oncle, le père de Sandro, et... plein d'autres. Il ne répondit pas car, confusément, il sentait que quelque chose n'allait pas dans sa fuite dans les bois. C'était toujours comme ça depuis qu'il avait commencé le collège : la dureté du travail de ses parents et la beauté des femmes, de toutes les femmes ! lui arrachaient les quelques germes de lucidité qui eussent pu le rendre presque adulte.

Père Marco, avait sans doute lu dans ses pensées car, après lui avoir délicatement frotté les cheveux —ce qui risqua de le faire pleurer—, ajouta : « Mourir au travail est très dur, mais ici on les brûlait dans des fours. Tu vois la cheminée là-bas ?

— Oui, je vois.

— C'est la cheminée du four crématoire où ils brûlaient les prisonniers. Tu comprends la différence ? »

Il répondit « oui », tout en n'étant pas sûr d'avoir compris, et il ajouta : « Mon père a passé deux ans dans un camp de concentration en Pologne et il disait que ce n'était dur que pour les fils à papa qui n'avaient jamais travaillé.

— Ton père était dans un camp de travail. C'est très différent. »

Il baissa la tête, encore plus confus.

L'excursion scolaire qui aurait dû « laisser une trace indélébile de la bestialité nazie », lui laisse comme seul souvenir le poignard acheté à Vaduz.

Dans le voyage de retour Hector et Achille se lancèrent, avec enthousiasme et ignorance, dans leurs conciliabules usités sur les femmes. Les sens bloqués par le tourbillon des mots leur empêchèrent de remarquer que les mots les plus dangereux s'accommodaient dans les oreilles

grand-ouvertes du petit cagot de l'autre classe.

Au retour au collège, les deux héros que ne craignaient ni le supin de type II, ni les accords des participes et encore moins les démonstrations des théorèmes qui terrifiaient leurs copains, se recroquevillèrent dans les bras de Phobos au prône du recteur : « brebis galeuses... mauvaise herbe... pomme pourries... » Les yeux affolés des deux héros — ils étaient toujours coude à coude pendant les messes, sur le côté gauche, d'où il pouvait voir le visage coruscant de sœur Marie — cherchèrent inutilement un loueur d'espoir. Les petits yeux du recteur étaient bien braqués sur eux ! Ils auraient été renvoyés ! Ils ne le furent pas, mais ce fut fini avec *Sorrisi et Canzoni*⁷, fini avec Salgari.

« Le directeur veut me parler, attends-moi ici. », lui dit sa mère, la semaine après le voyage à Dachau. Il n'a aucun doute. Le directeur va lui parler de la mauvaise herbe. Défenses ? Il n'en a pas. Il aimerait penser comme Enrico : « Nous n'avons fait rien de mal. » Mais, il a fait du mal : il en fait à sa mère. « Rien d'important », qu'elle lui dit, avec un sourire qu'il est incapable d'interpréter. Rien d'important, mais le dimanche suivant, elle arrive avec un tableau sous le bras. Ça doit être un tableau pour le directeur. Ils s'assoient sur les gradins du terrain de football et elle défait le colis. Ce n'est pas un tableau, mais un énorme livre illustré : *Choix de contes de Hans Christian Andersen*. Bien des années plus tard, il avait su que le directeur lui avait dit que son fils était très agité, inquiet, un peu trop curieux des choses d'adultes, pas serein, qu'il fallait lui donner des lectures apaisantes. Elle avait décidé que les contes d'Andersen pouvaient lui apporter quiétude et sérénité. Il n'osa pas lui dire qu'il trouvait les images trop enfantines. Il lui dit qu'il allait le lire dès son départ. Goulu de mots écrits, de n'importe quels mots, il lut sans que la soif soit apaisée ni la sérénité ne montre le bout de son nez. De l'extrême fadeur deux seuls contes furent dignes d'être racontés à Enrico : *Le coffre volant* où le héros vole dans la chambre de la princesse comme eût dû voler dans la sienne (Enrico était le seul qui connaissait son rapport avec Brigitte Bardot) ; *Les habits neufs de l'empereur* où l'empereur faisait semblant d'être habillé pour montrer à tout le monde son machin.

Le soir : une lumière diffuse, des ombres, des grincements des ressorts, des rires étouffés et, dès que le marmottage de Frère Eustacchio et ses pas trainants avaient été absorbés par le corridor jaunâtre menant à l'escalier, l'agitation d'Antonio et de ses camarades de chahut, au fond du

⁷ Magazine illustrée italien qui avait beaucoup de succès dans les années 1960..

dortoir — est-ce que les Pères avaient réunis les enfants turbulents dans la même section ou est-ce que Antonio avait déteint et rendu tapageurs ses voisins de lit, se demandait-il, ne sachant pas si étaient plus puissants les Pères qui, par grâce de Dieu, pénétraient l'âme des enfants, ou le diabolique Antonio qui les ensorcelait.

Le matin : du soir il ne restait que la lumière diffuse — Frère Eustacchio ne fermait les jalousies qu'après la sortie pour la messe. Pour qu'il se sente moins seul, il eût aimé que des bruits, n'importe lesquels, rompent le silence lourd de sommeil.

« Tous les matins, Père Francesco, me caresse le zizi et pose ses lèvres sur les miennes. » Sans nulle crainte d'une possible vengeance, Hector et Achille envahissent le bureau du Père Recteur. Achille expose les faits et Hector lance l'aut aut. Une bataille très courte qui s'acheva par le ban de Père Francesco, papelardement « assigné à une autre mission ».

Il fallu des années pour que les livres le libèrent des chaînes que les Pères au parler distinct lui avait attachées. Il fallut des années pour que l'orgueil chasse le malaise et la gêne de ce que la vie de bûcheron avait collé à son père : les mains ponctuées d'énormes cals noirs, les muscles hardis gonflant la chemise blanche du dimanche, le parfum trop fort de sapin, la démarche incapable d'oublier les aspérités des sentiers, les doigts jaunis par le tabac...

XII

« Vous savez madame, ils sont encore jeunes. C'est dangereux d'aller jusqu'en Suède en auto-stop. Ne pensez-vous pas qu'il serait mieux de leur dire d'attendre une autre année ? » Sa mère considéra la mère de Fabio comme on considère qui, après un accident cérébro-vasculaire, sans avoir complètement récupéré ses facultés mnésiques, s'efforce de retracer ses souvenirs d'enfance. Elle lança à son enfant un regard qui n'admettait pas de tergiversation et lui demanda : « Te sens-tu prêt ? ». Il lui répond un « oui » dont elle ne doutait pas. Elle s'adresse à l'autre mère : « Pour moi, ils peuvent partir. » Mère et fils s'échangèrent le regard et le demi-sourire de deux personnes qui ont une confiance inébranlable l'une dans l'autre. Ils achetèrent une minuscule tente canadienne et ils partirent le 15 de juin pour Stoccolm : 7 jours pour aller et 2 pour le retour,

Splügen. Petite famille helvète avec deux petits morveux dans une petite voiture sur une petite route de montagne. Sacs à dos sur les genoux, la morveuse près de lui, le morveux à côté de

Fabio. Déchargés après une dizaine de kilomètre, après une dizaine de crachat, après les innombrables rires niais de maman fière de ses morveux, après les quelques regards méprisants de papa orgueilleux de sa progéniture. Rêver que la petite famille s'écrase contre le premier rocher venu. Naturellement aucune nouvelle... Espérer... peut-être... qui sait...

Kassel. Après six heures d'attente ils sont les premiers de la file. Médusés par le regard sûr, la démarche ondoyante, les micro-jupes de deux somptueuses filles qui, irrespectueuses des règles, se postent devant eux à l'arrivée d'un mastodonte, ils sont incapables de souffler un mot. La porte s'ouvre, la fille aux cheveux roux monte sur le marchepied, redescend, secoue la tête en criant des mots âpres dans une langue inconnue. Le chauffeur leur fait signe, ils se regardent ébahis. Oui il s'adresse à eux. Nous ? Oui, c'est bien nous. En trainant leurs gros sacs-à-dos, ils enjambent déconcertés les valises que les deux filles, certaines d'être embarquées, avaient déposées près du camion. Ambourg ? Ya. Quelques mots en italien. *Bella... signorina... amore... pizza... sole* ne peuvent manquer d'accompagner l'omniprésent *vaffanculo*. Des phrases réduites à l'essentiel en anglais qui permettent à Fabio d'échanger quelques mots. Du haut de la cabine, il observe, fasciné, la course de l'asphalte et les boîtes métalliques qui le dépassent en pétaradant avec arrogance.

Hambourg.

Ich lasse... at the port near ... Alter Elbtunnel... River Tunnel... Under Water... Hostel... Jugendherbergen... on the other side... nicht weit... Fortuna... ciao... Thank you... grazie. La caserne-auberge de jeunesse le transporte dans les baraques de Dachau qu'il a visitées des années auparavant. Fabio ne comprend pas et lui montre des seins qui se laissent palper sans honte, des garçons qui courent joyeusement dans les couloirs, des filles au regard suppliant... Et si c'était tout cela qui le renvoyait aux camps ? Ces vies suspendues à un fil d'inconscience, comme celles-là... Non. Ça suffit. Fabio avait raison. Mais sa propre raison, ignorante des raisons, quitta Dachau pour Altona. Pour les *Sequestrés d'Altona*. Et tout était gris, comme l'asphalte : la caserne, le port, le tunnel sous l'Elbe, ces seins infiniment lointains et cette joie idiote. Inutile d'en parler. Pour Fabio, Altona était le panneau à la sortie de l'autoroute et il n'y avait rien de gris dans l'auberge : les couleurs de la nouveauté éclairaient tout, même les phrases vides et desséchées qu'il échangeait dans la salle commune. « Je vais faire un tour ». Des prisonniers d'Altona aux vitrines de San Pauli, le chemin fut court, tout comme le passage du gris au noir d'une solitude chargée d'impuissance. Chaque « Komm... Hab keine Angst... No fear... » le long de la Reeperbahn lui injectait une nouvelle dose de morosité.

Copenhague

Belle, âgée, gentille, elle parle très bien français. « J'ai vécu à Paris pendant trois ans à une époque où ce n'était pas facile pour les Allemands... vous comprenez ? Vous êtes jeunes... difficile à comprendre... j'avais votre âge... environ. » Il lui dit qu'il comprend. Qu'il a vu *Les Séquestrés d'Altona*. Il la trouve magnifique. Un ange bleu. Un long silence chargé de sympathie. « Je vous laisse à la sortie pour l'aéroport de Lübeck. Vous trouverez très facilement un passage. » Elle leur a offert un déjeuner. Elle était magnifique. Il aurait renoncé à Stockholm pour elle.

Au revoir... au revoir, au revoir... au revoir et bonne chance.

Ce n'était pas facile.

Une magnifique Mercedes ralentit. Ils se regardent, incrédules. Oui, c'est pour eux.

« Wo geht ihr hin, Jungs ?

— Not understand... ne comprendre pas... nous capiamo.

— Italiens ?

— Oui.

— Où allez-vous ?

— Stockholm.

— Montez. Nous allons à Copenhague. »



J'ai écrit qu'il s'agissait d'une très belle Mercedes. Je l'ai cherchée sur Internet et j'ai trouvé cette photo. Je pense que c'est bien celle-là. Ce que je ne savais pas, c'est qu'elle s'appelait Adenauer. Mais dès que je l'ai lu, j'ai pensé à Arno Schmidt qui, à la fin des années 1950, essayait de nous rappeler qu'Adenauer, comme une grande partie des dirigeants allemands, avait été nazi. Avait été ? Celui qui l'avait été ne pouvait que l'être encore. Comme le disait le « grand » Arno, même si l'on retirait l'étiquette « nazi », il restait une trace indélébile sur le corps. Est-ce Arno qui l'a dit ou est-ce moi qui l'ai inventé ?

Ils (un vieux dans la cinquantaine et un jeune pas bien plus vieux que nous. Père et fils ? Couples homosexuel?) aiment beaucoup l'Italie. Ils vont souvent à Recanati. Ils sont amis des descendants du poète⁸. Nous avons parlé du *Pastore errante*. Conversation truffée de lieux communs, comme c'est normal dans les contacts intemporels et sans prétention. Ils nous ont invités au restaurant : « Schønnemann est le meilleur restaurant de smørrebrød de Copenhague.

— Qu'est-ce que le smørrebrød ?

— Un sandwich au pain de seigle beurré avec un grand choix de garnitures. Un plat traditionnel

⁸ Giacomo Leopardi.

danois. »

Il avait faim, mais il a eu du mal à le finir. Fabio en a demandé un autre et, profitant d'un moment d'inattention de leurs hôtes, leur a demandé s'il ne l'avait pas aimé. « Oui... mais j'ai mangé trop de sandwichs en Suisse... avec les bûcherons...

— Pas encore le passé, merde. »

Le regard souriant et curieux de leurs « chauffeurs » a interrompu la conversation que Fabio aurait lancée avec un peu trop d'ironie au début de l'école.

Linköping, 21 juin 1967.

À Linköping ils sont reçus par Marco, un ami de son père, qui travaille en Suède depuis vingt ans. Ciao. Ciao. Et trois autres ciao, après cinq minutes, pour dire à la femme de Marco qu'ils vont faire un tour en ville. Il les emmène dans un sauna. Il leur dit de ne pas monter plus haut que la deuxième marche. Ça brûle. Une dizaine d'hommes nus, toussant et suant, assis comme sur un bol de toilette. C'était beaucoup pour un jeune Italien qui n'avait jamais vu d'hommes nus (de femmes non plus). Il eut l'impression de comprendre la Suède « Si les hommes n'ont pas honte de se regarder tout nus, imagine les hommes et les femmes... » Ce qui ne fait pas de doute, c'est qu'en prenant une très désagréable douche gelée, il comprit la différence entre les Romains et les Vikings.

« Cet après-midi je vous conduis à quelques kilomètres de la ville, là où il y aura la grande fête qui marque le début de l'été. C'est la fête la plus importante, en Scandinavie. Une fête païenne. Les femmes sont en rut et les hommes tellement soûls et drogués qu'ils sont incapables de baiser. Vous planterez votre tente à quelque mètre de l'enclos et vous baiserez toutes les filles que vous voudrez. Les Suédois préfèrent l'alcool et la drogue au sexe. » Nous plantâmes la tente comme il nous l'avait dit. Nous circulâmes pendant quelques heures parmi de grossières ombres bruyantes. Nous nous retirâmes, tristes comme des sapins, dans nos appartements. À quatre heures du matin, ils (les Suédois) déchirèrent la tente, se mirent à califourchon sur nos ventres, hurlèrent, nous crachèrent à la figure dans une langue obtuse et nous chatouillèrent la carotide avec d'incertains couteaux. Ils passèrent à l'anglais : *Fucking italian bastards ! Decamp !* ». Nous déguerpîmes. Nous attendîmes pendant quatre heures Marco.

— En avez-vous baisé beaucoup ?

— Rien.

— Vous êtes trop jeunes. »

Maintenant nous sommes trop vieux.

Tjurtorp (?). Une espèce de bûcheron les déposent... après dix minutes voiture de police qui les dépose à

Jönköping. Il s'arrête. Il doit aller à Göteborg. Il fait un détour de 400 Km et il les emmène à Malmö.

Conduire pendant 1000 Km...

XIII

Toute critique de ce qui exhalait la moindre odeur institutionnelle (gouvernement, église, banques, école...) était hébergée par ses idées chétives dans les chambres les plus accueillantes des saillies cérébrales sans questionner ni leurs origines ni leurs buts : peu importe que ces critiques jaillissent d'un journal fasciste ou communiste, de la bouche d'un ami ou d'un inconnu pérorant dans un café, elles étaient vénérées comme des vérités révélées. Jouer au football de table dans le siège du MSI⁹ ou du Parti Communiste ne faisait aucune différence : les cris des « vieux » critiquant les Partis au pouvoir communiquaient la même rage confuse, la même haine pour les « petits bourgeois » satisfaits...

Adieux aux Armes de Hemingway, fut le premier livre de poche vendu dans les kiosques à journaux... Une date importante comme xxx pendant trois ans il acheta un livre toutes les semaines... il bavait en attendant le prochaine... Juger que les critiques des intellectuels bourgeois avec des grandes bibliothèques familiales étaient xxx Lui il les lisait tous et c'est bien le fait que le choix était fait par un éditeur qui lui ouvrait des espaces qu'il n'aurait jamais découverts.

Moravia : « Gli Oscar mondadori snaturano il libro perché li fanno diventare oggetti di consumo caotici dove c'è il buono e il cattivo... il libro come oggetto di consumo... si vendono ma non si leggono ... esempio Ulisse... les conneries le succès des Oscar n'est qu'un succès économique qui n'implique aucune avancée culturelle... quelles bêtises...

Voici quelques titres qu'il devora et qui comme *Adieux aux armes* eurent un grand succès Il découvrit en quelques semaines Carlo Cassola, Jean-Paul Sartre, Dino Buzzati, John Steinbeck, Nikolaj Gogol', Eric Ambler, Richard Wright, Sloan Wilson...

⁹ Movimento Sociale Italiano. Le nom du parti fasciste italien après la défaite italienne de 1945. (N. É.)

Lunettes cassées et moquerie au bar

Mort de Guevara

« Si tu te présentes encore une fois, je te renvoie à coup de pieds au cul. » Lui dit le médecin après la troisième visite où... syphilophilie

Entrer à l'école militaire pour « gagner une année » et aider la révolution qui était sur le point de balayer la bourgeoisie. Jouer au fasciste avec un toupet qui eût trompé... Accepté... orgueil bruyant du père et celui retenu de la mère

Rien de plus facile que jouer le fasciste devant des colonels

Un simple coup d'œil avait suffi à ce jeune Napolitain pour le ranger dans la catégorie des trois « n » : *nordique, naïf, nigaud*.

« Un hôtel ? Il y en a un près d'ici... propre et pas cher... donne-moi la valise.

— Non, merci, répond-il en inspectant d'un air méfiant la place de la gare

— Il est quatre heures du matin, ici... ici... autour... c'est dangereux. »

Que de fois, dans son Nord, avait-il engueulé ses copains pour les préjugés qu'ils collaient aux napolitains ! Mais, ce matin-là, certains de ces préjugés qu'il avait si souvent exécrés montraient leurs petits museaux hargneux à travers les spires voilée de son cerveau vacillant après une nuit de train. *S'ils peuvent te rouler, ils te roulent mais si tu les fréquentes et tu deviens leur ami ils font n'importe quoi pour toi. Ils te font même cadeau de leur âme.*

Il eût suffi un lest idéologique moins lourd pour comprendre que le regard perçant de ce noiraud pelu, avant de lui donner l'âme, l'eût perdue pour aider quatre enfants et un frère idiot qui le regardait de l'autre côté de la place.

Lui dire qu'il doit aller à l'école militaire, lui sembla, une réponse qui l'eût protégé. Plus *nordique, naïf, nigaud* que ça on meurt lui dira un jour un frère d'armes napolitain.

« Donne-moi ta valise. Ma voiture est là, à deux pas et, en une demi-heure, nous serons à l'école

militaire. »

Ils longèrent une ruelle où quatre ou cinq hommes lancèrent des œillades envieuses au chasseur et semblaient dire à la proie qu'elle n'avait pas eu de chance : « avec moi c'eût été tout autre chose. » Ce fut, bien sûr, des années plus tard qu'il eût vue cela : en ce 23 novembre 1968, suffoqué dans sa couverture catho-communiste il ne voyait rien.

Pas de taximètre. Nous sommes à Naples se dit-il.

« Ça te dérange si je fais monter mon frère ? Il habite pas loin de l'école

— Pas du tout, répond sa glotte sans consulter son cerveau »

Deux sens interdits ignorés : c'est Naples lui soufflèrent les préjugés. Impossible de comprendre la conversation entre les deux « frères ». Pour dire quelque chose, il hasarda : « je ne pensais pas que c'était si loin.

— Ça ne fait que vingt minutes que nous sommes partis... dans deux minutes nous sommes arrivés. Tu seras en caserne avant la sonnerie du réveil. »

Et, effectivement, après deux minutes il s'arrête.

« Te voilà, ça fait 100 000 liras.

— 100 000 ? Vous vous trompez ! »

Une voix cassée du siège arrière : « Il ne se trompe pas et si tu ne descends pas tout de suite tu y laisse un lambeau de peau de tes fesses milanaises. »

Le chauffeur le regarde d'un air désolé, ses bras qu'il lève comme un prêtre avant l'élévation semblent dire : « Que veux-tu, il est comme ça. Je n'y peux rien. »

La peine est plus grande que la peur : il regrette de devoir donner raison aux racistes de son patelin mais il ne renonce pas à se dire que c'est un simple hasard. De la poche du veston prince de Galles, un peu trop ajusté, il sort son nouveau portefeuille. « Je ne savais pas quoi te donner, lui avait dit sa mère. J'ai vu que ton portefeuille était en mauvais état... il a déjà six ans. Te rappelles-tu, tu l'avais acheté à Matten avec ton premier salaire de la scierie, avec l'Omega. Tu avais treize ans et le bruit des avions de chasse suisses te fascinaient tellement. »

Il lui arracha le portefeuille, prix 200 000 lire, et lui présenta un sourire qui disait en gros caractère : « C'est ça qui est ça » et, en imitant l'accent milanais, lui dit que la caserne était tout de suite après le virage, à deux cents mètres de là. Il lui passa la valise. Impudique la lune lui éclaira le chemin. Quelle chance !

« Vole toujours, Domine partout, Vainc tous. »

Même si, à la fin du repas, les gants n'étaient pas toujours tout à fait blancs,

[Restes, voir quoi/Comment en faire](#)

XVI

Deux vieilles photos retrouvées dans une grammaire latine une photo couleur décolorée : elle est nue, couchée sur le ventre dans un lit en désordre, un bras abandonné sur un oreiller, l'autre qui soutient la tête qui regarde à côté avec une moue boudeuse. Photo coupée à moitié des fesses, les longs cheveux blonds cachent un œil et forment une boucle qui ne laisse apparaître que l'attache d'un sein....

Est-ce la photo qui l'avait tellement fait rêver ou est-ce celle

Se demander pourquoi elle ne le regardait pas...



La photo s'était installée dans sa fraîche tête, s'agitait dès qu'il essaie de la mettre à côté et revenait chargée de dès qu'il... Surtout le matin quand elle s'effaçait dans un fondu au noir qui laissait une lumière apaisante et des mots : « Ouvre la fenêtre et elle entrera en volant. Un ange... » il se levait

Voir si décrire le rêve « blanc » en XXXXX

Enz tse tung

On ne se libère pas des idées comme on

Serment

Défilé... mouvement synchro

Prison

Putes

Départ

Instituteur

Dîner... trophée de chasse...

Une autre institutrice...

Ambassadeur brésil

1. ... voir comme mieux introduire les discours sur les femmes et Antonio qui semblait avoir bien plus de connaissances qu'eux... Hector assez confusément sentait que Achille avec sinon plus d'expérience certainement moins de timidité... Lors de leurs conversations
2. Solitude de l'enfance : ne pas laisser tomber...

Film Indiana Bianca, serpent et beauté indienne/blanche

Eichmann

Quand tu as treize ans, treize ans c'est une vie. Et en 1961, lorsqu'à Jérusalem eut lieu le procès Eichmann, il avait treize ans. La guerre était loin, perdue dans la brume qui précédait sa naissance ; les Nazis étaient les méchants qui avaient été écrasés et ceux qui n'étaient pas encore sous terre, se cachaient dans des trous puants où les rats de la vengeance croquaient leur âme carbonisée. Seul Rommel, héros tragique, était proche, à côté d'Hector ou d'Achille qu'il

accompagnait dans leurs exploits ne tirant des aventures les plus meurtrières qu'exaltation et rêves. « Loin » et « proche » était si flous que souvent l'un remplaçait l'autre, la guerre de Troie, par exemple, était bien plus proche que la Deuxième et il suffisait d'un simple mouvement pour caresser les seins de Jayne Mansfield, tandis que ceux de sa tante était dans un autre monde. Assis à côté de son grand-père il lisait les polémiques incompréhensibles sur qui devait juger le monstre. Le récit de la chasse en Argentine, Il lui semble de se rappeler aussi de son visage... mais depuis qu'il a vu sa photo sur internet, il n'est pas sûr

Déplacer tout ça, mais ne pas effacer vu l'importance qu'il a pour Hannah

Padre Marco

Dans le camp de bûcherons, isolé dans sa post de gué, l'appel du bras de Père Marco souvent était plus

Confession

Il n'était pas le seul à aller une fois par semaine à la confesse dans la chambre de Père Martin.



Il trouve toujours le chapeau des SS aussi beau, mais nul souvenir du crâne....

IN FIERI

VII

Les villages suisses, de l'autre côté de la frontière, à quelques centaines de kilomètres, étaient moins loin que ce village à côté avec salle de cinéma, route asphaltée, et eau qui jaillit dans la maison ; où on s'assoit pour faire caca ; où on n'entend pas les socques ferrés chanter ; où la langue a perdu ses sons nasaux, les mains du père le parfum de sapin ; où chemises et vestons cachent les débardeurs...

XX

L'agitation de partir avec les étudiants de l'académie de Brera¹⁰, Hommage Picasso décembre 1966

Café crème et...

Pourquoi dormir... manger dans quel but... quête avec Mimi... une boîte avec un spectacle de Cavanna... une excuse pour rester seul... passer et repasser devant la vitrine où...

¹⁰ Académie des beaux-arts milanaise. (N. É)

Un ange, blond, entre seize et cinquante ans, un sourire vieux comme le monde, un signe impérieux, la jupe tombe, le chemisier se détache, se déshabiller cachant ses parties honteuses, se vautrer sur un corps lumineux, une main sans honte qui aide..., ça a duré le temps de xxx... elle se frotte... t'es un brave garçon qu'elle lui dit... tu peux toucher les seins... t'es un brave garçon,

Inutile manger et dormir

Les demoiselles d'Avignon

Hommage Picasso décembre 1966

Dessus-dessous

Mimi et la quête...

Inutile manger et dormir

Les demoiselles d'Avignon



XXV

Peut-être que quand elles seront grandes Deux semaines chez une famille

S'ennuyer... s'ennuyer...

What's new pussycat

Ma mère m'a dit "Antoine, fais-toi couper les cheveux"

Je lui ai dit "ma mère, dans 20 ans si tu veux (va en vacance si tu veux)"

Je ne les garde pas pour me faire remarquer

Le juge a dit à Jules "Vous avez tué", "Oui j'ai tué ma femme, pourtant je l'aimais"

Le juge a dit à Jules "Vous aurez 20 ans", Jules a dit "Quand on aime, on a toujours 20 ans"

Si je porte des chemises à fleurs c'est que je suis en avance de 2 ou 3 longueurs

Ce n'est qu'une question de saison, les vôtres n'ont encore que des boutons

Chemise à fleurs

Inutiles, les excitations brûlantes qui le sortirent jadis d'une enfance paisible — selon les voix inertes et fausses de ceux que les rudes batailles enfantines estropient — pour le jeter dans le vide grisâtre de l'âge que la mélancolie étouffe avant que le travail ne prenne la relève.

Inutiles ?

Inutile, l'enthousiasme saccadé, pointu et acéré comme les cris de qui, effrayé par le regard du passé, cherche dans les gorges serrées du futur un replat pour des mots éreintés.

Inutile ?

Il trempe sa plume dans l'encrier de L. R. Des Forêts pour que le style d'*Ostinato* le trempe.

Mais, ce qu'*Ostinato* offrait aux lecteurs que la hâte de comprendre n'avait pas encore jetés dans l'indolence restait loin ; loin le style qui caresse pudique les blessures que la vie s'acharne à rouvrir ; loin ce monde où l'émeraude est taillée par des mots que l'oubli profane ne sut plier.

Idiot, fou, prétentieux ?

Seul, observé par le dos d'*Ostinato* et les lèvres de celle qui agitait et apaisait ses rêves au beau milieu de l'enfance où le désir cherchait dans l'obscur le clair de l'amour, il taille des silences sur les traces du maître

Il reste l'enfant dont la glotte ne sait suivre les paroles que l'âme par trop de plein est incapable d'aligner comme il se devrait.

Malgré l'érosion du temps il est et il sera l'enfant dont souvent la voix ne saura suivre glotte ne savait suivre les paroles que l'âme confuse par trop de plein était incapable d'aligner comme il se devrait

In Brigittae Bardottae mortem

Nata die XXVIII Septembris MCMXXXIV

Mortua die XXVIII Decembris MMXXV

Requête à ChatGPT de récréer une image de l'immortelle BB à partir de la célèbre photo :



Réponse: *We're so sorry, but the prompt may violate our guardrails around nudity, sexuality, or erotic content.*

Nouvelle requête : *Créer une photo d'une femme allongée, vêtue d'une jupe à fleurs et d'un chemisier blanc, couchée sur le ventre dans un lit en désordre, un bras abandonné, l'autre soutenant sa tête qui regarde sur le côté avec une moue boudeuse, ses longs cheveux blonds cachant un œil et formant une boucle qui ne révèle que la racine d'un sein.*



La photo créée est plus "erotic" que l'original : la censure de ChatGPT est-elle simplette ou le concept standard de "erotic" de l'IA différent du mien ?

Sit nomen cinematographi benedictum

Les années passent

1966 : adolescent crâneur, je trompetais le « sacrifice suprême pour les idées ». Je m'embrasais

contre la tiédeur bourgeoise et, petit Bloy des Alpes, j'invectivais les hypocrites qui accrochaient le crucifix mais ne suivaient pas l'exemple du Christ. Lénine en mineur, je déversais des stéréotypes marxistes dans des assemblées pour intimes.

1966 : les cheveux longs étaient un rêve raccourci par le chantage familial, la barbe un désir sans support physiologique et le regard assuré une bataille qui tournait souvent à la catastrophe et voilà qu'apparaît, dans une vitrine de la librairie Feltrinelli¹¹, le portrait d'un inconnu fier, barbu (mais pas trop) et chevelu. Je l'achète avec un tout petit bouquin dont il est l'auteur : « La guerre de guérilla ». J'accroche le poster qui ne m'abandonnera jamais et je lis, fiévreux, le manifeste de la guérilla de Ernesto Guevara dit le Che.

1997 : des centaines d'étudiants sont passés dans mon bureau mais seuls quelques sud américains reconnaissent le Che (personne, bien sûr, ne reconnaît Joyce, l'homme à petites lunettes qui le côtoie depuis une trentaine d'années). Comme le crucifix d'antan, le Che veille sur mes minuscules activités quotidiennes mais aucun petit Bloy montréalais, hélas, ne m'invective. Seuls certains amis me traitent de soixante-huitard suranné.

1997 : les éditeurs exploitent le trentième anniversaire de la mort du Che pour lancer des biographies (voir encadré). Les posters et les T-shirt sont revenus à la mode. Les jeunes reparlent du Che et le comparent à Marcos qu'ils nous disent « plus terre à terre... moins utopique... ». Surtout, Marcos écrit des poésies plus belles. Mais ils oublient que les poètes peuvent être aussi ternes que des bureaucrates communistes, comme le célèbre poète qui, à l'annonce de la mort du Che, ne trouva rien de mieux que de le définir comme un « jeune écervelé » qui a fait « des folies »

Les rêves restent

« Il existe une justice supérieure, inverse de la raison d'État, quoique aussi efficace et qu'on pourrait appeler la raison du plus faible. C'est le perdant qui gagne », écrit R. Debray à propos du Che. Et effectivement, le jour où il fut tué en Bolivie, le Che a gagné pour toujours. Et non seulement parce que la légende l'a placé avec Achille, Lancelot et *tutti quanti* au panthéon de l'héroïsme mais surtout parce qu'il a laissé, avec son exemple, dans le cœur de toute une génération des sédiments inépuisables. Cette justice supérieure (ou justice tout court) existe et continuera à exister parce qu'elle est étroitement liée aux rêves de l'humanité depuis le jour où le plus fort (physiquement), par on ne sait quel hasard, a renoncé à écraser le faible — que le faible, ensuite, fasse des pieds et du cerveau pour écraser le plus fort c'est une autre histoire, elle aussi pas étrangère aux rêves.

Les rêves dédaignent les contraintes. Ils peuvent condenser en un instant des millions d'années et rendre l'instant éternel. Ils plient le matériel le plus résistant (notre cerveau) en un simple battant de cils. Ils structurent le magma de l'individu et ils en deviennent l'empreinte digitale parfaite. Ils sont le seul passeport pour des pays disparus depuis des millénaires et pour ceux de l'avenir. Le suédois y est empereur de Chine, le mâle enfante, la femme se cultive, l'orphelin est bercé par Napoléon, le vieux est un tigre... — et, peut-être, qui sait ? le rêve apporte-t-il au tigre l'enfant.

Ils ne sont ni le symptôme d'une mauvaise adaptation ni les hérauts du désir. Ils sont ce qui dure. Ils ouvrent des espaces vitaux dans un monde étouffé par velléité et apathie. Ils sont les chantres des possibilités et les fabricants des héros : des individus, durs, exigeants et comme les rêves libres ; des individus qui, trempée par la morale, apportent sur l'autel du réel amoral fruits juteux et âmes riches. Les héros plient aux exigences du rêve une « réalité » qui, reconnaissante, les sacrifie pour qu'ils alimentent l'éternel feu du rêve.

Ce feu peut nous réchauffer dans l'humide quotidien qui mesure tout à l'aune de ses courtes tribulations ou nous brûler dans la recherche famélique d'un futur lointain, simple inversion du présent. Mais ces effets sont moins les conséquences de la force du feu qu'un indice de notre résistance trempée par l'exemple et l'amour des héros.

¹¹ Célèbre librairie de gauche italienne appartenant à l'éditeur révolutionnaire G.G. Feltrinelli.

Qui aimait le Che ?

Certainement pas les marxistes léninistes qui subodoraient l'embourgeoisement dans tout bourgeonnement des sentiments — nés vieux, ils se vantaient de ne pas avoir attrapé la rougeole du romantisme et, perspicaces comme du gruyère suisse, ils ne pouvaient prévoir que le cancer de la carrière les aurait eus avant la cinquantaine. Les voilà donc cadres du Bloc québécois ou du parti Libéral ou technocrates de la sociologie ou des communications.

Les hippies non plus. Eux qui, ayant troqué les chaises longues de leurs parents pour des hamacs, employaient le peu de vigueur qui leur restait à haïr l'esprit de sacrifice et le sens du devoir.

Pas les catho-marxistes. Parés d'une tristesse à toute épreuve (ils arrivaient même à désarçonner le démon du sexe), ils ne supportaient pas sa vitalité qui pouvait comprendre les traces des hiéroglyphes oubliées par l'espoir sur la couenne de la violence

Surtout pas les jeunes cadres. Ils étaient déjà nombreux, à cette époque-là. Mais le cœur de ceux qui faisaient leurs griffes dans les mouvements de gauche n'avait pas de raisons que la raison ne connaissait pas.

Certainement pas les fascistes qui considéraient ses discours sur la justice et le peuple comme de la bouillie pour les cons lessivés par la propagande communiste. Ils admiraient bien sûr son courage et son mépris des dangers mais ils enviaient surtout ses chaussures et son béret.

Les philosophes non plus. Eux qui ne pouvaient pas se mouiller pour pouvoir dire un jour : « je vous l'avais bien dit »; eux qui pensaient que l'action était la grande ennemie de la pensée et qui avaient des difficultés à saisir que l'action seule pouvait rompre le cercle paralysant des discours.

Cuba est trop petite

Cuba est une île. Comme Utopie. Mais Cuba est trop petite pour ses idéaux et ça le gêne aux entournures. Cuba est un État. Comme le Vatican. Mais le pape Fidel semble là pour longtemps et Raoul, l'évêque, suffit pour les cérémonies du dimanche. Mieux vaut partir. Internonce au Congo, en Bolivie, au Pérou... et un jour, quand il sera bien vieux, peut-être, nonce à Buenos Aires mais, non... pas de nonciature. Pas de répit. Comme à Faust, la mort seule pouvait apporter la tranquillité.

Cuba est trop petite, comme trop petite était l'Argentine. Bien avant la mondialisation du commerce (mais bien après celle des idées), le Che se sacrifia pour la « mondialisation » de la révolution : « deux, trois, plusieurs Vietnam ». Pourquoi pas « deux, trois, plusieurs Cuba » ? Pour laisser cela à Fidel ? Mais, y avait-il une vraie différence ? Oui, de style. Le but est le même, les moyens aussi. Peut-être que si Fidel et Le Che étaient nés une trentaine d'années plus tard, ils auraient transformé Cuba en pays du multimédia au lieu du pays de la canne à sucre (avec Batista comme responsable du musée *juste pour pleurer*). Au lieu d'inviter R. Debray, Bettelheim et toute la crème révolutionnaire occidentale, ils auraient invité que sais-je ? Bill Gates; ils auraient fait ainsi une concurrence médiatique terrible au Marcos masqué, l'homme de la vidéosphère qui a très bien compris que l'aristocratie et le mépris guévariens ne font pas long feu, qu'il faut renoncer à donner des leçons et, humble parmi les humbles, se faire porter par l'arrogance des médias.

L'anti don Quichotte

Ernesto et Alberto découvrant l'Amérique du sud en moto. Le Che et Fidel chassant le méchant dictateur cubain. Guevara qui laisse Castro au château pour errer à la défense des pauvres. C'est plus que naturel de voir l'ombre de Don Quichotte planer sur le chevalier errant argentin. De voir le Che « remédiant à toutes sortes d'injures et de griefs, et se mettant en des occasions et dangers » et acquérant « une perpétuelle renommée¹² ».

Mais le Che ne luttait pas contre des moulins à vent; il n'était ni un rêveur ni un idéaliste la tête

¹² Cervantes, *Don Quichotte*, Pléiade (page 36), Gallimard 1949.

remplie de chimères. Comme il écrit dans *La guerre de guérilla* : « chaque guérillero soit prêt à mourir non pour défendre un idéal, mais pour le transformer en réalité¹³ ». Le rêveur bâtit des châteaux en Espagne avec des briques cuites dans sa souffrance quotidienne. Celui qui veut transformer un idéal en réalité s'écarte de sa souffrance, s'endurcit, se purifie et se fait guider par le rêve. L'œuvre du Che est créée par le rêve de l'humanité en partant de l'espérance d'ici-bas.

Le Che est si « réaliste » qu'il ne pourrait pas, comme don Quichotte, prendre « deux filles débauchées » pour de « hautes demoiselles »; il aurait eu, probablement, la tendance inverse à prendre pour débauché ce qui s'écarterait légèrement de la « pureté ». Cela semble mal s'accorder avec l'utopie d'un jardin rempli de beauté, justice et bonté. Mais il faut se retrousser les manches de la sensibilité et être prêt à « payer le prix » afin qu'une « utopie » ne soit pas une simple chimère.

Contrairement à Don Quichotte, dont le pathos était alimenté par son retard de quelques siècles sur la chevalerie, le Che — à l'opposée de ce qu'écrit Kalfon dans la biographie (*cet avant-gardiste [a] eu une révolution de retard*) — est à l'avance de, de... à la postérité la lourde tâche de répondre.

Utopie et poésie

Un autre Saint-Just ? Peut-être. Tous les deux ont écrit de mauvais poèmes. Les deux ont lutté avec acharnement et moult volonté pour inscrire la réalité dans le rêve et, moins bornés qu'on ne le pense, ils ont laissé aux poètes la tâche d'inscrire les rêves dans la réalité.

¹³ Ernesto Che Guevara, *La guerre de guérilla*, Maspero 1962